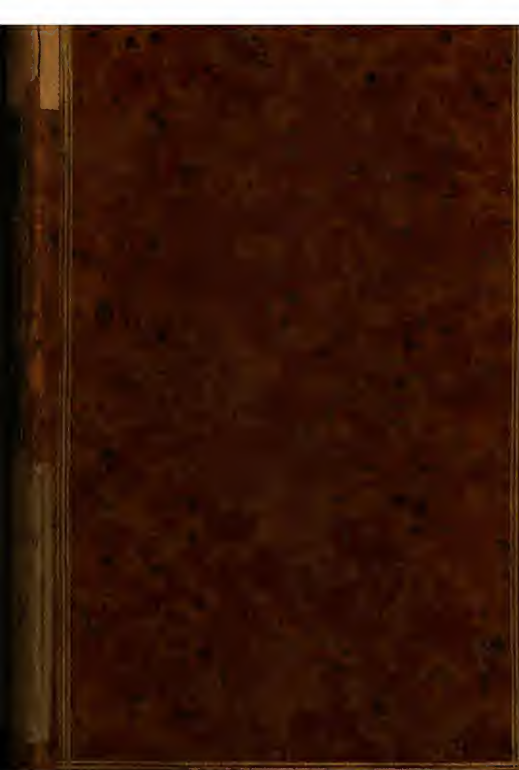
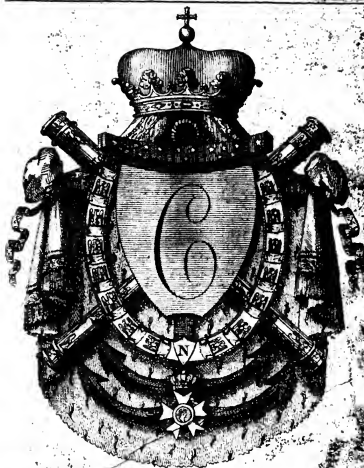
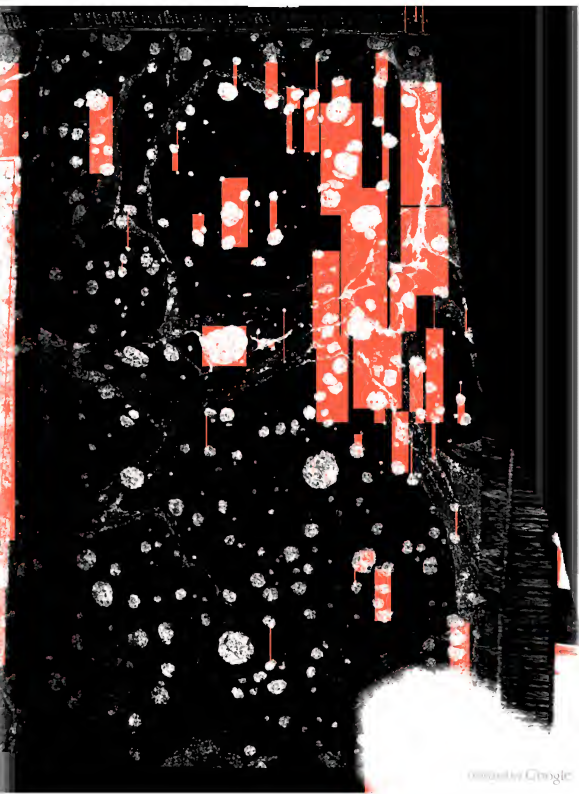








5106



Palma 1 (134)
BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Neuvième Classe.

ÉCONOMIE RURALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 Volumes reliés est de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. pour les frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente*, à Paris.

54752
BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ÉCONOMIE RURALE

ET DOMESTIQUE;

Par M. PARMENTIER.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

*Avec Approbation & Privilège du
Roi.*

1790.

THE

OF THE

AND

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ÉCONOMIE RURALE

ET DOMESTIQUE.

LA partie de la basse-cour qu'il nous reste à décrire, est un des principaux articles de l'Economie rurale & domestique ; la chair des volailles, leurs œufs & leurs plumes sont sans doute des avantages incontestables qui se reproduisent dans toutes les saisons de l'année & qu'on retrouve à chaque instant du jour ; mais il s'en faut bien qu'ils aient, comme les autres animaux, un rapport aussi direct

ÉC. RUR. Tom. IV. A

2 É C O N O M I E

avec l'amélioration des terres & le succès de nos moissons.

On sait qu'il n'existe point de commerce sans les matières que fournit l'agriculture ; point d'arts sans l'abondance dont elle est la seule & unique source ; point de population sans les subsistances qu'elle multiplie ; ainsi l'agriculture étant l'ame d'un Etat, & les bestiaux les agens nécessaires & essentiels de cet art, il faut s'attacher à les multiplier, mais d'une manière généralement utile.

Ce que nous savons des sacrifices des anciens peuples & de leur prodigalité à cet égard, prouve qu'ils connoissoient l'avantage d'avoir de grands troupeaux, & se mettoient dans la nécessité de les renouveler souvent,

puisqu'ils immoloient à leurs Dieux jusqu'à cent animaux ; & que , pour l'objet de leur offrande , ils choisissent de préférence des génisses ou de jeunes taureaux ; dans les tems les plus reculés , les troupeaux étoient donc la richesse des hommes & même celle des Rois : Job , qu'on croit avoir été Souverain , possédoit sept mille brebis , trois mille chameaux , cinq cents paires de bœufs & cinq cents ânesses.

Sans les bestiaux , en effet , les pauvres comme les riches auroient bien de la peine à subsister : c'est dans le pénible sillon , tracé par ces animaux , que germe le grain qui nous nourrit ; c'est sur eux que roulent tous les travaux des champs ; ils sont les compagnons assidus des Laboureurs , les domes-

tiques les plus utiles de la ferme , & la base de l'opulence des Etats qui ne peuvent fleurir que par la culture des terres , & nécessitent plus légitimement l'abondance du bétail ; aussi la bonne Fermière à qui on demandoit un jour quelle étoit la voie la plus certaine pour s'enrichir à la campagne & concourir au bonheur public , fit-elle la même réponse que Caton à ses contemporains : Des bestiaux , des bestiaux , & puis encore des bestiaux.

Indépendamment des ressources qu'ils procurent pour les labours , l'engrais des terres & le transport de nos denrées , leur chair , leur laine , leur poil , leurs peaux , leurs cornes , leur suif , leur graisse & leur laitage , forment autant de branches de com-

merce propres à alimenter les fabriques & les manufactures ; cependant , le croiroit-on ? la France qui , par l'étendue de son territoire , les avantages de son climat , de sa position & de l'industrie de ses habitans , devoit être , pour ses voisins , le magasin général de tous ces objets ; loin d'en avoir assez pour fournir à sa consommation , est forcée de recourir à l'étranger pour se procurer ce qui lui manque.

Une partie de notre viande de boucherie vient de l'Allemagne , de la Suisse , de la Flandre , de la Savoie & de la Pologne : nous tirons les cuirs & les suifs de la Russie , les laines de l'Espagne & de l'Angleterre , &c. quelle honte pour notre patrie !

6 É C O N O M I E

Depuis que les Anglois ont varié & multiplié les pâturages, qu'ils les ont améliorés par la diversité des plantes dont ils les ont composés ; depuis qu'ils ont augmenté le nombre des bestiaux destinés aux subsistances & à la reproduction des matières premières ; depuis enfin qu'ils se sont procuré une grande quantité de fumier, l'abondance des grains s'y est prodigieusement accrue, quoique l'étendue des terres mises en labours soit infiniment diminuée de ce qu'elle étoit autrefois.

Les François ont tenu précisément une conduite toute opposée ; nous ne nous sommes montrés Anglois qu'en faisant couper nos cheveux, en mettant à nos laquais, nos cochers, nos

chevaux, nos voitures, le masque d'Angleterre, lorsqu'il falloit imiter cette Nation dans la culture de nos terres plus fortunées que les leurs, mais trop négligées.

Atteints de la manie de défricher, nous avons étendu nos labours sans augmenter en proportion les pâturages & les engrais, de manière que, ne possédant pas le quart de bestiaux qu'il nous faudroit pour consommer toutes les pailles, elles ne sont employées qu'en litière, tandis qu'en général les pailles devroient entrer pour un tiers dans leur nourriture.

Nous touchons heureusement au moment de réparer enfin nos fautes, ou plutôt celles de l'ancienne administration ; bientôt, au moyen de

prairies artificielles en abondance , nos tanneries regorgeront de nos cuirs , les fabriques de draps seront pourvues suffisamment de nos laines , & l'habitant possesseur de quelques arpens pourra avoir des vaches , des moutons & autres bestiaux.

Nourrie de toutes ces vérités , il n'étoit guère possible à la bonne Fermière d'en méconnoître les effets , lorsqu'elle vint prendre le gouvernement de ses domaines ; en vain son régisseur , pour se disculper des reproches qu'il méritoit , lui montra les terrains qu'il avoit défrichés & consacrés à la culture des grains , c'étoit précisément de quoi elle se plaignoit : elle connoissoit les inconvéniens de l'augmentation des labours ,

lorsque la quantité des engrais n'est pas proportionnée : la plus grande partie de la paille étoit perdue en litière faute de bestiaux pour la consommer, &, dupé tous les jours dans ses acquisitions, parce qu'il les faisoit sans discernement, il n'avoit ni attelages convenables, ni bétail de rapports, & n'obtenoit pas la moitié des profits qu'on retire des troupeaux.

Il y avoit sur les lieux un ancien Fermier très-versedans les différentes parties de ce commerce, que la bonne Fermière avoit consulté avec fruit lors de la construction des bâtimens de sa ferme ; elle eut de nouveau recours à ses lumières, pour réparer ses pertes & éviter d'être trompée dans l'achat des bestiaux né-

cessaires au repeuplement de sa basse-cour & à l'étendue de son exploitation ; il lui recommanda, entr'autres choses, de ne point s'adresser à des Marchand inconnus qui courent les foires, à cause de l'impossibilité où l'on est d'être instruit sur les espèces de pâturages dont ces bestiaux avoient été nourris, ou sur les vices de constitution dont ils pouvoient être affectés, & parce que, de cette sage précaution, dépendoit la prospérité des troupeaux qu'on mettoit sur sa ferme.

Eclairée & circonspecte sur de pareilles acquisitions, elle se fit une loi de n'acheter que de jeunes bestiaux, par la raison que, dans le cas où, malgré toutes les précautions, ils ne retourneroient pas à bien, il

seroit toujours plus aisé de trouver à s'en défaire convenablement ; qu'il falloit , en outre , préférer ceux qui avoient été nourris sur les terrains les plus stériles , & s'attacher à la différence des pays d'où ils sortent , d'avec ceux où l'on veut les transporter ; car il est d'expérience que les animaux dégénèrent & dépérissent en les faisant passer d'un pâturage riche dans un autre qui l'est moins.

Dans l'opinion qu'il vaut mieux avoir trop de fourrage que pas assez de bestiaux , la bonne Fermière s'occupa d'abord du premier objet : pour suffire au second , elle fit retourner de vieux prés , détruire , par la culture , les mauvaises herbes qui s'y trouvoient , & en fit semer d'autres

bien appropriées au terrain où elle les mettoit, & à l'emploi qu'elle vouloit en faire : elle consacra une certaine étendue de son sol à des prairies artificielles, & quelques arpens aux grès navets, pommes de terre & autres ; moyennant cela, elle fut en état d'avoir un plus grand nombre de bestiaux qu'elle a augmenté par degrés.

Dans les premières années de son séjour à la campagne, elle ne s'est occupée qu'à bien soigner tout ce qui entra dans sa basse-cour, & à ne se défaire de rien, afin d'être bientôt en état de suivre le précepte de *Varron*, qui recommande d'acheter peu & de vendre beaucoup ; ainsi, d'année en année, elle a vu sa

basse - cour triplée & quadruplée de ce qu'elle étoit, sans néanmoins avoir fait des avances trop considérables, à raison des avantages qu'elle en avoit retirés : elle a vu aussi son fonds s'améliorer, puisqu'il n'existe point de terrains auxquels l'engrais des bestiaux ne convienne & ne puisse faire rapporter des grains.

Pour empêcher la dégénération de l'espèce, il faut croiser les races en les mêlant, & sur-tout en les renouvelant par des races étrangères ; mais le guide du Fermier, en qui la bonne Fermière a confiance, prétend que les mélanges ne sont tout au plus utiles que pour améliorer une mauvaise race, & qu'on doit bien se garder d'y avoir recours, parce que

souvent il n'en résulte qu'une race bâtarde de beaucoup inférieure à la race du pays.

Si les campagnes sont souvent dépourvues de beaux bœufs & de beaux moutons, c'est que, dans toutes les circonstances, on prend trop peu de précautions sur le choix, la qualité & le nombre des mâles : le Laboureur, pressé de tirer parti de ses troupeaux, fait saillir les vaches & les brebis par des taureaux & des béliers lâches ou affoiblis, ou trop jeunes ; ces animaux s'épuisent, leur accroissement, leurs forces, leur courage diminuent, & les produits que l'on obtient sont peu propres à fournir de beaux élèves.

Pour monter sa basse-cour en animaux d'excellente race, la bonne

Fermière a fait venir de Suisse de superbes taureaux : ils ne sont pas destinés seulement au service de ses vaches ; celles des petits Cultivateurs du voisinage en profitent également ; mais elle n'en retire pas la modique rétribution que bien des maîtres abandonnent à leurs domestiques pour leurs gages : son objet est la multiplication des meilleures espèces ; joint au plaisir de faire du bien à ses cidevant vassaux.

Dans le nombre des élèves qu'elle a obtenu en taureaux, en génisses, en bœufs & en brabis, elle a eu soin d'en distribuer, par forme de récompense, aux Cultivateurs de son canton qui lui paroissoient les plus dignes d'encouragement, de manière qu'elle

a la satisfaction de voir tous les jours les belles espèces se rétablir ; ainsi , elle pourroit dire à M. de *Saint-Lambert* ce que *Voltaire* adressoit à cet Académicien dans une épître sur son Poëme des Saisons :

- « Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre !
- « Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez :
- « Dans ces champs malheureux & toujours détestés ,
- « Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance ,
- « J'ai fait fleurir la paix & régner l'innocence.
- « Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés ,
- « Ces granges, ces hameaux déformais habités ,
- « Ces landes, ces marais changés en pâturages ,
- « Ces colons rassemblés, ce sont-là mes ouvrages ,
- « Ouvrages fortunés, dont le succès constant
- « De la mode & du goût n'est jamais dépendant.

Nous avons déjà dit que la bonne Fermière étoit le premier témoin de

leurs besoins & de leurs malheurs , que c'étoit elle qui les soulageoit dans leur misère , qui les consoloit dans leurs calamités , & que c'étoit aussi à elle à leur faire connoître les maux qu'ils ont à craindre & les moyens de s'en préserver.

Le bruit s'étoit répandu qu'à peu de distance du canton il régnoit une maladie sur les bêtes à corne , le souvenir de celle qui , vers le commencement de ce règne , donna atteinte au commerce , n'étoit pas effacé de sa mémoire , elle avoit oui dire que ce fléau avoit privé plusieurs provinces de leur subsistance , & entraîné la ruine entière du bétail & de l'agriculture ; elle prit donc alors les mesures les plus sages & les mieux con-

certées pour l'empêcher de parcourir ses paroisses.

Il est des maladies épizootiques supérieures à tous les efforts de l'art : il en est d'autres, au contraire, qui cèdent en partie à l'action & à l'efficacité des remèdes : la bonne Fermière avoit lu toutes les instructions publiées sur les maladies putrides & pestilentielles ; & quoiqu'il eût été alors impossible d'arrêter le cours de cette maladie en apportant tous les secours de la Médecine & de l'art vétérinaire ; tous les remèdes, tous les traitemens avoient échoué, il lui parut nécessaire d'en employer de bonne heure.

Elle visita elle-même les étables & les bestiaux, fit balayer, gratter, laver

& frotter par-tout avec des linges trempés dans du vinaigre, & promener des bouchons de paille allumés sous les auges, le long des murs & dans tous les coins des étables : « Mes
« enfans, leur dit-elle, la plus légère
« malpropreté, la moindre odeur,
« soit dans le boire, soit dans le
« manger, dégoûte les animaux au
« point de leur faire refuser la nourri-
« ture & la boisson ; ne perdez jamais
« de vue que leur santé dépend en
« grande partie de cette propreté, &
« sur-tout de l'air qu'ils respirent,
« dont il est nécessaire que vous favo-
« rifiez la circulation & le renouvelle-
« ment ; après la qualité des alimens,
« ce sont les deux points essentiels
« qui influent le plus sur la conser-

» vation des bonnes races. Si vous
» voulez conserver votre bétail en
» santé, logez-le commodément &
» au large; réservez dans vos étables
» quelques places surnuméraires en
» cas d'augmentation, & séparez les
» animaux sur le simple soupçon qu'ils
» sont malades; souvenez-vous que,
» pour réparer vos pertes, l'abon-
» dance des fourrages d'une année ne
» suffit pas, que vous ne pouvez y
» parvenir qu'autant que vous chan-
» gerez de système, & que vous ferez
» des élèves, au lieu d'acheter des
» vaches laitières dans les marchés ».

Elle savoit que c'étoit entrer dans le plan de la Société royale d'Agriculture, & il faut convenir que cette Compagnie n'a pas un Correspondant

plus actif, ni plus zélé à seconder ses vues.

Il suffit d'éclairer les hommes sur leurs intérêts , & de leur montrer les dangers qu'ils ont à craindre, pour qu'ils se portent d'eux-mêmes à seconder les vues qu'on leur présente ; dans la visite des étables que la bonne Fermière avoit faite , une vache lui parut infectée du mal dont elle redoutoit les suites pour les autres bestiaux : elle la fit tuer sur-le-champ ; après en avoir payé la valeur au petit Cultivateur à qui elle appartenoit , & ordonna de l'enterrer dans une fosse assez profonde, sans la dépouiller de sa peau , afin que les exhalaisons putrides qui s'en échapperoient , ne pussent répandre la contagion.

Elle a donc saisi cette circonstance pour démontrer aux propriétaires que le sacrifice des bestiaux, loin d'être onéreux, leur devient très-avantageux, puisque, malgré les recettes multipliées de tous les côtés, malgré les espérances illusoires dont une foule de charlatans ont flatté les habitans des campagnes, une expérience malheureuse a constaté qu'aucun remède connu n'avoit pu triompher de cette maladie ; moyennant toutes ces précautions, ce fléau n'exerça aucun de ses ravages dans le lieu qu'habite la bonne Fermière.

● En faisant venir chez elle un Chirurgien pour veiller particulièrement à la santé de sa famille, de ses domestiques & des pauvres dont elle

prend soin , la bonne Fermière avoit désiré qu'il pût réunir quelques connoissances théoriques & pratiques de l'art Vétérinaire , afin de donner de tems en tems des conseils salutaires à ceux qui avoient soin des étables , des écuries & des bergeries , & de leur indiquer les secours momentanés qu'ils pouvoient employer.

Le fils de son Maréchal réunissoit l'intelligence à la bonne volonté : elle l'envoya à Alford , & écrivit en même tems à M. Chabert , Directeur général des Ecoles Vétérinaires , pour le recommander spécialement ; il étoit de retour de ses études lorsque commença la crainte d'une nouvelle épidé-
zootie : les services qu'il rendit alors , ont dédommagé la bonne Fermière

des frais qu'il lui en avoit coûté pour payer sa pension, & ce jeune homme est devenu depuis le Maréchal consultant d'une grande étendue de pays.

Les propriétaires devroient s'attacher particulièrement à régler le nombre de leurs bestiaux sur la quantité de nourriture qu'ils ont à leur donner, & bien se persuader que quatre vaches choisies & alimentées convenablement, rendent davantage que huit qui le feroient mal; qu'ils apprennent, pour ne jamais l'oublier, que tous fournissent des engrais propres à faire venir des grains, mais que tous ne conviennent pas à la même qualité de sol: la bonne Fermière qui fait son *Klyogg* par cœur, ne perd absolument rien de ce que les bestiaux fournissent

fournissent pour améliorer chaque année le fond le plus stérile de ses domaines, en y faisant parquer jusqu'aux cochons ; & cet usage adopté dans le canton, est encore un de ses bienfaits.

Rien n'est plus avantageux pour la perfection & la facilité des labours, que d'avoir des attelages soigneusement assortis : cette attention, qui n'augmente en rien les dépenses, annonce d'ailleurs l'ordre qui règne dans toutes les autres parties de la ferme. Les animaux d'inégale hauteur, attelés au même timon, se gênent & se fatiguent réciproquement ; & quelques précautions qu'on prenne pour bien ajuster les charues, on ne vient jamais à bout de les faire tirer en

semble, c'est à quoi la bonne Fermière a eu égard ; & comme son territoire offre deux natures de sol différentes, elle a pris le parti d'y établir les deux genres de culture, l'un par les bœufs & l'autre par les chevaux, afin de connoître à la longue, par sa propre expérience, lequel mérite la préférence ; c'est ainsi qu'on pourra parvenir un jour à résoudre une question sur laquelle les sentimens se trouvent encore partagés, quoiqu'on sache en général que les labours profonds, sur des terres fortes, sont mieux faits par les bœufs que par les chevaux.

On ne peut néanmoins se dissimuler que les chevaux ne coûtent beaucoup de frais d'achat, qu'ils ne soient diffi-

ciles à nourrir , d'une complexion délicate , & qu'en vieillissant ils ne diminuent de valeur au point de ne pouvoir en rien tirer. Les bœufs , au contraire , coûtent moins à nourrir , travaillent beaucoup plus , & ne sont pas aussi sujets aux accidens & aux maladies ; leur engrais est plus abondant , plus efficace , sur-tout pour les terres sèches & légères ; hors de service par l'âge ou autrement , & mis à l'engrais , ils se vendent encore avec bénéfice de ce qu'ils ont coûté originellement , sans compter qu'ils ont , pour le labourage , d'excellentes qualités , de la lenteur & de l'égalité dans leur marche inébranlable qui donnent le tems de pourvoir aux événemens qui dérangent le soc.

En multipliant le nombre des bœufs & diminuant celui des chevaux , il y auroit moins de terres consacrées à la culture de l'avoine , davantage de froment , de prairies artificielles , d'engrais , & on pourroit espérer , par conséquent , une grande modération dans le prix de la viande , des suifs & des cuirs.

Mais la bonne Fermière ne s'est pas contentée de présenter toutes ces vérités aux Cultivateurs de son voisinage : elle a mis à profit les malheurs même pour les rendre encore plus puissantes ; le terrible ouragan du 13 Juillet 1788 avoit tout dévasté , excepté les racines , ce sont les seules productions qui aient échappé à ses ravages ; elle leur fit sentir alors les avantages qu'il y

avoit de cultiver en grand les gros navets , les pommes de terre , la betterave champêtre , la carotte , &c.

Ce genre de culture , en effet , réunit tous les avantages qu'on peut désirer ; les racines ne sont pas , comme les grains , exposées à l'inclémence des saisons , ni susceptibles d'exportation ; les grains , au contraire , s'exportent , & le Laboureur pourra vendre ceux-ci , au lieu de les conserver ; un arpent en racines représente ordinairement , pour la nourriture , cinq arpens en grains ; on peut donc multiplier , par ce moyen , sa terre , ses engrais , son gros & menu bétail.

Sous cette dénomination générale , on comprend tous les quadrupèdes

qui servent à la nourriture & aux autres besoins de l'homme. Le taureau & la vache, le bœuf & la brebis, le bouc & la chèvre, le cheval & la jument, l'âne & l'ânesse, le verat & la truie, seront l'objet de cette quatrième Partie ; nous y ajouterons les lapins domestiques, qui sont devenus aussi utiles par leur peau que par leur chair, & dont le produit n'est pas non plus à dédaigner dans une ferme, quand on connoît bien le parti avantageux qu'il est possible d'en tirer : mugir, bêler, hennir, braire, grogner ou crier, tels sont les moyens par lesquels ces animaux expriment leur amour, leur fureur & leur mal-aise.

Après avoir rapporté, dans cette quatrième Partie, tout ce que la

bonne Fermière fait sur la manière d'élever, de nourrir, de multiplier, d'acheter & de vendre les bestiaux ; nous la terminerons par l'exposé abrégé des maladies auxquelles ils sont sujets, & des moyens que l'expérience & l'observation ont indiqués, comme les plus propres à les préserver & à les guérir.

C'est particulièrement des Fermières que dépend souvent le succès des préservatifs, & même des remèdes : l'habitude d'être au milieu des animaux de leur basse-cour, cette sensibilité touchante, cette patience, cette adresse qui caractérisent les femmes, rendent leurs soins très-utiles auprès des malades de tout genre.

ARTICLE PREMIER.

Du Taureau & de la Vache.

ENTRE les bêtes à cornes , le taureau & la vache sont les animaux les plus utiles & les plus précieux pour l'homme ; le mâle, dans le tems du rut , devient indomptable & souvent furieux : ce n'est qu'en le privant de son sèxe qu'on parvient à tarir la source de ses mouvemens impétueux ; & du redoutable & fier taureau , faire le bœuf docile , patient & soumis.

Quoique le taureau puisse être soumis au travail , on est moins sûr de son obéissance que de celle du bœuf : il combat généreusement pour le troupeau , & marche le premier à la tête ; s'il y a deux troupeaux de vaches dans

un champ , les deux taureaux s'en détachent & s'avancent l'un vers l'autre en mugissant ; lorsqu'ils sont en présence, ils s'entre-regardent de travers, en ne respirant que la vengeance & la jalousie ; ils se joignent bientôt avec impétuosité , s'attaquent avec acharnement , & ne cessent de combattre que lorsqu'on les sépare , ou que le plus foible est contraint de céder au plus fort ; pour lors le vaincu se retire triste & honteux , tandis que le vainqueur s'en retourne tête levée , triomphant & fier de sa victoire.

La capitale fut témoin , au commencement de ce siècle , du sang-froid d'un Gentilhomme d'Arles. Il passoit dans son carrosse vers le carrefour Buffy , lorsqu'il fut frappé des cris

d'une multitude qui fuyoit ; il en demanda la cause , & apprenant que c'étoit un bœuf furieux qui , échappé aux Bouchers , caufoit cette alarme ; il quitta fur-le-champ son habit , sauta à terre , & vint se placer au milieu du ruisseau , malgré l'avis & les cris des spectateurs ; le bœuf arrive , il le défie , le saisit par les cornes , le renverse , & donne par-là le tems à vingt garçons Bouchers qui étoient à sa poursuite , de le saisir & de s'en rendre maître ; il se rhabille & continue sa route , au grand étonnement de tous les spectateurs.

Qualités du Taureau & de la Vache.

On ne sauroit apporter trop de soins à bien choisir le taureau destiné

à multiplier le troupeau. Voici les signes infaillibles auxquels il est possible de reconnoître celui qui réunit les meilleures qualités pour remplir cet objet.

Il doit être gros, bien fait & en bonne chair, avoir l'œil noir, le regard fixe, le front ouvert, la tête courte, les cornes grosses, courtes & noires, les oreilles longues & velues, le mufle grand, le nez court & droit, le col charnu & gros, les épaules & le poitrail larges, les reins forts, le dos droit, les jambes grasses & charnues, la queue longue & bien garnie de poils, l'allure ferme & sûre, le poil rouge, épais, court & aussi doux au toucher que le velours.

Le choix de la vache n'exige pas

moins d'attention : il faut qu'elle soit docile & forte , qu'elle ait la taille haute , les cornes bien étendues , claires & lisses , le front large & uni , le corps long , le ventre gros & ample , les tetines blanches , point charnues , mais déliées & au nombre de quatre.

Un taureau suffit pour vingt vaches , & la Ménagère ne souffre pas qu'il en serve plus de deux en un jour ; dans sa jeunesse , il faut le ménager , attendre , pour lui permettre la propagation de son espèce , qu'il ait deux ans ; il peut continuer cette fonction avec succès pendant sept à huit ans ; s'il ne couvre que de deux jours l'un , depuis le commencement d'Avril jusqu'à la mi-Juillet , il est en état de couvrir plus de trente vaches , sans
risque

risque d'être épuisé, pourvu qu'il ait de bon pâturage pour le mettre en rut & augmenter sa vigueur ; on lui donne de tems en tems de l'orge, de la vesse ou de l'avoine ; on lui frotte même quelquefois le muse, afin que son amour & sa vivacité se réveillent par l'odorat.

Il faut que les vaches soient jeunes : elles ne valent plus rien à porter quand elles ont plus de dix ans ; on connoît leur âge par le nombre des noeuds ou cercles qui se forment à leurs cornes : il s'en fait une chaque année ; & lorsqu'on veut se procurer de bonnes races, il faut avoir attention que les vaches soient, autant qu'il est possible, du même canton que le taureau & de la même couleur ; celles qui sont

élevées dans les montagnes fertiles en pâturages; ou dans les plaines éloignées des eaux marécageuses, méritent la préférence.

Le printems est ordinairement la saison où les vaches sont en chaleur; alors elles mugissent très - fréquemment : elles sautent indifféremment sur les vaches, sur les bœufs & sur les taureaux; il faut profiter de ce moment pour leur donner le taureau, sans quoi elles se ralentiroient & ne retiendroient plus aussi sûrement. Le Vacher a soin d'en instruire la Ménagère, qui fait que cet état ne dure souvent que vingt-quatre heures, & que, si on ne saisit pas l'instant, on est obligé d'attendre un mois.

Des Étables.

L'économie prescrit ordinairement, dans la construction des fermes, d'élever les bâtimens contigus, en sorte qu'ils se touchent par tous les points, même avec l'habitation du maître, & que, souvent enfoncés en terre, il y règne constamment de la chaleur & de l'humidité, les deux véhicules de la putréfaction.

Mais la prudence de la bonne Fermière, comme nous l'avons déjà fait observer, a voulu que chaque partie de la basse-cour fût isolée & ne tînt à la partie voisine que par un simple mur servant d'enceinte générale; un seul incendie peut réduire en cendre le plus grand corps de ferme contigu,

tandis qu'une seule de ses parties seroit tout au plus consumée si toutes étoient isolées.

Indépendamment de cet avantage , l'isolement en procure une foule d'autres que nous ne devons pas craindre de répéter ; il facilite des jours de toutes parts , des courans d'air si nécessaires à la santé des animaux ; toutes les directions des vents & les fenêtres qu'on ouvre & qu'on ferme à volonté , tempèrent où augmentent la chaleur du local , & préservent de toute humidité.

Les étables , chez la bonne Fermière , ont un petit ruisseau pour l'écoulement des urines : elles ne sont pas éloignées de la cuisine , pour la commodité des porteurs de breuvages

& du transport du lait à la laiterie , ni des écuries , afin de faciliter le mélange des fumiers ; elles sont carrelées en briques posées de champ , ce qui est plus doux pour les pieds des bestiaux , & plus économiques relativement au pays.

Les fenêtres des étables , garnies de châssis en papier graissé , parce que la lumière plus douce fatigue moins la vue des animaux , ne sont pas tournées au midi : la chaleur , pendant l'été , incommoderoit trop les bestiaux ; elle a mieux aimé qu'elles fussent au levant ; la fraîcheur de l'air du matin en été , la gaieté du soleil levant les réjouit ; les portes en sont grandes , & on les ouvre pour renouveler l'air & faire entrer la chaleur.

Les dimensions des étables sont telles , que chaque bête a environ sept pieds à sept pieds & demi de place , & peut se coucher à l'aise , que les vaches pleines ne sauroient s'entre-bleffer , que le bœuf fort ne nuit pas au plus foible , & qu'il est possible de circuler autour d'eux au besoin.

Des Auges.

C'est la cavité formée souvent dans la pierre où l'on met le son, le grain, les racines, destinés à la nourriture des vaches, & qui sert à retenir le foin qui tombe des rateliers : elle est plus étroite dans le bas que dans le haut , afin que l'animal rassemble mieux son aliment, & qu'il mange avec plus de facilité.

Les auges en pierre , toujours plus propres que celles en bois , doivent être préférées , parce que , si on donne du son mouillé , l'humidité pénètre le bois , il s'imprègne d'une mauvaise odeur , la moisissure gagne & dégoûte l'animal : cette première dépense une fois faite , il ne faut plus la recommencer , tandis que la chaleur & l'humidité successives que le bois éprouve , le font bientôt déjeter & pourrir ; si ces dernières sont supportées par des piliers , le dessous devient un réceptacle d'ordures , & par conséquent un foyer de putridité ; le garçon occupé des soins du bétail pousse dans ces espèces de niches la paille chargée d'urines & d'excrémens , la fermentation s'y établit , & voilà encore

une masse d'exhalaisons putrides précieusement sous le nez de l'animal.

Des Rateliers.

Depuis la publicité de l'excellent Mémoire de M.^{me} Cretté, la bonne Fermière qui met en ligne de compte le fourrage perdu, & qui fait qu'à la campagne il n'y a jamais de petites économies, a fait faire des rateliers au-dessus des mangeoires : les bœufs & les vaches gaspillent beaucoup moins de fourrage par ce moyen, tout ce qu'on leur donne est mis à profit, & c'est une petite dépense qu'on gagne bien vite.

Quelques Auteurs ont critiqué l'usage des rateliers, sous le prétexte que les animaux, malgré leur domesticité, étant destinés par la Nature à

brouter , c'étoit s'écarter de la loi primitive que de ne pas placer le fourrage à leurs pieds, comme l'herbe l'est dans les champs. Cette objection ne pourroit avoir quelques fondemens que dans le cas où il s'agiroit d'élever de jeunes bêtes auxquelles il faudroit conserver l'encolure , & dans un pays où le fourrage est très - abondant ; d'ailleurs , la barre du ratelier descend assez pour que l'animal ne soit pas obligé de lever la tête en mangeant.

Soin des Étables.

Les étables doivent être aérées , propres, netoyées matin & soir avant le moment de traire ; il faut sur-tout y entretenir une bonne litière , ne point attacher les vaches par les cornes

avec des cordes garnies de nœuds coulans , ainsi que cela se pratique souvent ; on doit fixer la corde par un nœud ou par une petite cheville de bois , ou mieux , selon la pratique flamande , sceller un anneau dans le mur , où pend une chaîne de fer de trois pieds de largeur , qui sert à attacher la bête par un collier de cuir un peu lâche , garni d'un anneau de fer qu'il porte au col en tout tems.

Personne n'ignore que les mouches, par leurs piquûres , sont le fléau des bœufs & des vaches, il est donc important de les en préserver ; & le moyen bien simple consiste à fermer tous les contre-vents quelques instans avant que les animaux reviennent des champs ; mais on doit laisser la porte entr'ou-

verte, les mouches fuient l'obscurité, abandonnent l'étable & s'envolent avec précipitation dans l'endroit où brille la lumière ; dès que les animaux seront rentrés, la porte fermée, on ouvrira les contre-vents du côté opposé au soleil, & on fermera les chassis.

Un autre soin non moins essentiel, c'est d'empêcher les oiseaux de basse-cour d'entrer dans les étables, & que leurs plumes ne se mêlent au fourrage, à cause des conséquences qui en résultent, & de les interdire également aux cochons, parce que leur fiente est nuisible aux bœufs ; on fait avec quelle avidité ils recherchent cet endroit pour partager la nourriture des bestiaux qu'ils tourmentent

& fatiguent ; la porte garnie de barreaux empêche tout gaspillage.

Du Vacher.

Ce domestique est trop essentiel dans une ferme où il y a un certain nombre de bêtes à cornes , pour le prendre au hasard : son ineptie & sa négligence peuvent occasionner des pertes énormes & irréparables ; il a donc paru convenable à la bonne Fermière de choisir , pour cet emploi , un garçon fait , en état de sentir l'importance des ordres qu'on lui prescrit , & de les exécuter ponctuellement.

Les premières qualités d'un Vacher sont d'être robuste , propre , matineux , affectionné à ses bestiaux & aux

intérêts de son maître ; dès l'approche du printems, il doit avoir soin d'étriller ses bêtes, de les décroasser ; en faisant tomber les poils, il ouvre les pores de la peau qui s'attendrit & se dilate : rien ne leur procure autant de bien, après le fourrage, que de les panser souvent, que de leur frotter le cou & la tête au retour des champs avec un bouchon de paille rude ; il les garantit aux champs des vives chaleurs qui leur sont contraires, ne les mène pas trop avant dans les pâturages, & les empêche de manger une surabondance de treffle & de luzerne, sur-tout quand ces plantes sont humides & couvertes de rosée ; il les laisse s'amuser dans des pâturages déjà rongés, en attendant

l'heure de les ramener à la ferme.

C'est sur-tout lorsque les vaches ont conçu qu'il redouble d'attention pour les surveiller, afin d'être prêt à leur donner les secours dont elles peuvent avoir besoin avant ou après le part ; il fait combien il importe de les empêcher de manger avant qu'elles n'aient jeté l'arrière-faix ; qu'on ne doit point faire d'élèves avec les premiers veaux, à moins que les génisses n'aient été faillies à deux ans passés, & qu'il faut toujours préférer, dans les mêmes vues, ceux qui, par leur force & leur grosseur, promettent en naissant une excellente constitution.

Avant de rentrer le troupeau à l'étable, le Yacher, qui a eu l'atten-

tion de la laisser ouverte pendant qu'il étoit dehors tout le jour, enlève la vieille litière & en remet une fraîche la plus ample possible.

Des Vaches avant qu'elles ne vélent.

Si l'on ne fauroit donner un fourrage trop substantiel au taureau chaque jour qu'on l'occupe à la propagation de son espèce, il n'est pas nécessaire que la nourriture soit aussi succulente pour les vaches employées également à cet objet, l'embonpoint nuit même à leur conception ; il faut les faire jeûner un jour ou deux avant de les mener au mâle ; & après l'accouplement, séparer l'un de l'autre, en les laissant reposer une demi-heure ; ensuite le taureau est conduit à

l'étable, & la vache au pâturage.

La vache fécondée cesse presque aussitôt d'être en chaleur, refuse les approches du mâle, & ne mugit plus : elle porte ordinairement son veau pendant neuf mois ; & si elle est d'un bon rapport, elle peut être faillie à la fin du dixième.

Pour ne pas se tromper sur l'instant où il faut cesser de traire les vaches, la Ménagère a soin d'inscrire sur un registre le jour où elle les a fait faillir : elle fait, par ce moyen, l'époque où elles doivent véler, & la surveillance qu'elles exigent.

Les vaches sont sujettes à avorter, lorsque, sans ménagement, on les met au mâle ou à la charrue : nourries aux champs ou à l'étable, il leur faut

une pâture sans superfluité ; si elles prenoient graisse trop promptement, elles courroient les risques de perdre la vie en vélant, ou de donner des veaux petits, foibles & peu propres à former souche.

Deux mois avant qu'elle ne vèle, c'est-à-dire le septième, il faut augmenter sa nourriture, en y ajoutant des raves, des navets, des courges, de la luzerne, du sainfoin, du son, des balles de froment ; & quand le terme de l'accouchement approche, s'abstenir de la traire, la séparer des autres vaches, lui donner une bonne litière, la garantir du froid, & prendre garde qu'elle ne boive à trop long trait ce qui seroit capable de suffoquer le veau.

Des Vaches après qu'elles ont vêlé.

En hiver, il est à propos de leur envelopper le dos & le ventre avec un sac, ou quelque chose de semblable, que l'on assujettit au moyen d'un ou de deux liens de paille en forme de sangle.

Les vaches sujettes à jetter leurs portières doivent être vendues à la première occasion : c'est un accident qui en fait perdre beaucoup ; pour y obvier, la Ménagère tient toujours le sol de l'étable de niveau ; & à l'instant que la vache vèle, elle met abondance de litière sous les jambes de derrière, pour que cette position du corps soit plus haute que celle du devant.

Elle a soin encore de guetter le moment où la vache voudra se délivrer, pour repousser & redresser le veau, en supposant qu'il ne se présente pas la tête la première : elle fait jeter aussitôt son délivre, dans la crainte qu'elle ne le mange, ce qui lui est très-préjudiciable.

Aussitôt après que la vache a vêlé, il faut lui faire avaler une bouteille de vin, de bière ou de cidre, selon les ressources locales, pour l'échauffer & la restaurer, ensuite du son ou de la farine délayée dans l'eau, ne la point laisser sortir de sept à huit jours de l'étable, & lui donner soir & matin, pendant ce tems, pour boisson, de l'eau blanche, tiédie en hiver, avec la farine d'orge, & pour nourri-

ture, du foin de bonne qualité ; au bout de ce tems , on gouverne les vaches comme à l'ordinaire.

Du Veau.

Dès les premiers momens de sa naissance, il faut le tenir chaudement, sur-tout en hiver, & lui jeter sur le corps une poignée de sel & autant de pain émietté, pour exciter la mère à lécher, à nétoyer & à resfluer promptement son veau ; la Ménagère lui met dans la gueule une pincée de sel, & lui fait avaler deux œufs cuits, en évitant de le manier, à cause de sa délicatesse ; cette première nourriture lui donne des forces.

Un abus impardonnable dans l'éducation des veaux, c'est de les laisser

auprès de la mère & long-tems têter ; on a beau prétendre que c'est contrarier la Nature qui indique ce moyen, il faut y renoncer, si l'expérience démontre qu'il résulte des inconvéniens funestes de cet usage : le veau qui tète donne, dans le pis de la vache, des coups de tête assez violens pour occasionner des contusions aux mamelles ; & s'il reste dans l'étable à côté de sa mère, il est exposé à être blessé par elle & par les vaches voisines qu'il tète également ; enfin la vache s'attache à son petit si éperdument, par un instinct naturel, que, lorsqu'on l'en sépare, elle est plusieurs jours à beugler, souvent sans manger, & son lait diminue prodigieusement. En séparant le veau d'avec sa mère

cing à six heures après sa naissance ; la Ménagère évite tous ces inconvéniens : elle le place dans un endroit clos de l'étable destiné à cet usage , & la fille de basse - cour l'accoutume à boire , en lui présentant le doigt , dans le vase où est le lait qu'on lui destine , & on lui en donne autant qu'il peut en boire ; on lui fait avaler , pendant un mois , deux ou trois œufs crus ; & tout calcul fait , il y a du profit à le nourrir abondamment , parce qu'il deviendra aussi fort en un mois qu'il le feroit en deux , nourri économiquement , qu'il fera mieux vendu , & qu'on jouira plus promptement du produit de la vache.

Dans le nombre des pratiques usitées pour élever les veaux , celle qui

paroît la plus naturelle consiste à les laisser courir toute l'année avec la mère ; mais convenons qu'elle ne s'accorde guères avec l'intérêt du Fermier , puisque , dans ce cas , il faut qu'il se détermine à sacrifier la totalité du lait de la vache , & ce sacrifice est réellement trop considérable dans les endroits où le commerce , soit du lait , soit du beurre ou du fromage , mérite des considérations.

Sevrage des Veaux.

On peut les sevrer aussitôt après leur naissance ; & au lieu de leur donner du lait , les nourrir avec du petit-lait tiède , dans lequel il y a un peu de farine & de son : la Ménagère a même aujourd'hui des taureaux &

des génisses qu'elle a élevés sans leur donner , pour ainsi dire , du lait ; au bout de huit jours , elle y a substitué une nourriture lacteyforme , dont la pomme de terre cuite formoit la base ; ce moyen a déjà été employé avec succès , à Berny , par M.^{lle} *Vattier* , qui réunit les graces de l'esprit aux charmes de la figure ; il devoit intéresser les Fermiers des environs de Paris à faire des élèves sans nuire à leur commerce de lait , ils seroient d'ailleurs indemnisés de leur dépense , par la qualité & l'abondance de beurre & de fromage qu'ils retireroient.

Il y a long-tems qu'un Fermier des environs de Bath est dans l'habitude de suivre une pareille méthode pour élever des veaux sans lait ; mais elle
n'a

n'a été connue que depuis peu : il seroit injuste d'enlever à la bonne Ferrière & à M.^{lle} Vattier, l'honneur d'avoir été les premières à les mettre en pratique.

Cette méthode consiste à leur donner, au bout de sept à huit jours après leur naissance, pendant quinze jours, du lait écrémé, dans lequel il y a quelques turneps coupées par morceaux : ces jeunes animaux s'accoutument bientôt à les manger ; on les conduit alors dans un champ de turneps bien clos, où il les laisse sans en prendre aucun soin, on a seulement l'attention de leur porter, soir & matin, quelque peu de paille fraîche d'orge ou d'avoine, qu'on place à côté des haies qui peuvent mettre à l'abri

du vent , sur-tout pendant la nuit.
 Ce Fermier met ainsi ses veaux en plein air dans tous les tems de l'année , même dans le mois de Janvier , & suivant que ses vaches viennent à véler. Il est bon de rappeler que ces animaux mangent les raves sur place , & qu'on ne prend point la peine d'arracher ces racines pour les leur donner.

De la Caillette.

Le dernier estomac des veaux , vulgairement appelé la *caillette* , renferme du lait coagulé en grumeaux : ce sont ces grumeaux qui , lavés dans de l'eau pure , teffuyés avec un linge bien blanc , pétris avec du sel , remis dans la caillette , & suspendus pour le faire sécher & s'en servir au

besoin, portent le nom de *présure* ; nous avons parlé de son usage à l'article de la fromagerie.

Mais les veaux ne sont pas les seuls animaux qui fournissent une matière propre à coaguler le lait : les agneaux, les chevreaux, & généralement tous les jeunes animaux qu'on tue avant qu'ils n'aient pris d'autre nourriture que le lait de leur mère, fournissent également une présure : ce mot paroît même générique, pour exprimer tout ferment dans la composition duquel entre une substance animale dont l'emploi est particulièrement destiné à coaguler le lait ; chaque département, chaque district, chaque canton, & pour ainsi dire chaque municipalité, a sa méthode pour préparer & em-

ployer la présure : les uns y font entrer des matières salines & aromatiques, & ne s'en servent que dans l'état sec, lorsque le lait a un extrême degré de chaleur ; les autres y ajoutent des acides, des liqueurs vineuses, & ne l'employent que sous forme liquide, au moment où l'on vient de traire le lait.

Au reste, ce n'est pas seulement dans les animaux qui têtent, que l'on trouve une matière propre à cailler le lait, il est reconnu que l'estomac de tous les oiseaux a aussi cette faculté coagulante,

Des Veaux destinés à la boucherie.

Il faut éviter qu'ils ne lèchent la moindre chose, dans la crainte que

leur chair ne perde de sa qualité, les garantir de l'humidité, les tenir dans des parcs fermés avec des planches, en pente, afin que l'urine puisse s'écouler, & que le haut en soit couvert, pour les mettre à l'abri de la pluie & des orages.

Pour les engraisser promptement, on leur donne, outre le lait qu'ils boivent, de la mie de pain trempée, de la farine d'orge, ou de l'avoine dans une auge; un veau de six semaines ainsi nourri, & tenu dans un endroit sec & frais, fournit une chair blanche, tendre & excellente.

La nuit qui précède le jour qu'on les mène à la boucherie, on leur coupe le petit bout de la queue, & on la lie avec une ficelle: le matin on

leur donne un peu de farine délayée dans du vin, & la veille de leur mort on leur donne du lait à boire.

Des Veaux d'élève.

Les premiers veaux, en général, ne doivent pas servir à faire des élèves, sur-tout si les vaches ont été menées trop promptement au taureau, & avant que leur constitution n'ait été formée, parce qu'alors ils ne sont pas assez forts pour braver toutes les vicissitudes; cependant moins la vache est âgée, plus la race qui en sort est de bonne qualité.

Quelques Auteurs croient avoir remarqué que les meilleurs veaux à élever sont ceux qui naissent entre Février & Mai; d'autres pensent, au

contraire, que ce sont les veaux qui viennent entre Octobre & Janvier ; il y en a enfin qui veulent que les veaux qui naissent quatre à cinq jours avant le renouvellement de la lune, ne sont bons que pour les Bouchers ; mais l'expérience semble avoir démenti cette opinion chez tous ceux qui ont donné quelque attention à cette partie essentielle de l'éducation des bêtes à corne.

Cependant il faut convenir que les veaux d'automne peuvent être élevés pour la propagation de l'espèce, par la raison que le lait alors n'étant pas aussi nécessaire pour la fabrication du beurre ou du fromage, il leur donnera assez de force pour leur faire braver les petits accidens ; & la pâture pour

riſſante du printems qui ſuccédera , le fera profiter ; il ſera d'ailleurs beaucoup plus doux que ſ'il eût eu un ſemblable pâturage dans les premiers tems de leur naiſſance.

Dans le nord , ce ſont les veaux des mois de Mai & de Juin qui fournifſent les taureaux & les génifſes des plus belles races , plus tard ils ne ſont pas en état de réſiſter aux rigueurs de l'hiver ſuivant , qui les fait mourrir.

On dit que les veaux ſont d'autant plus forts , qu'ils boivent du lait plus long-tems ; ſix ſemaines après ſon uſage , on y mêle d'abord un quart d'eau , dont on augmente la proportion de ſemaine en ſemaine , juſqu'à ce qu'enfin ce ſoit elle qui y domine , en obſervant de lui donner le degré

de chaleur égal à celui du lait qu'on vient de traire ; mais on rend la boisson plus nourrissante, en y mêlant une poignée de farine de froment bien délayée, & souvent du riz cuit & écrasé.

Aussitôt que le veau commencera à manger, on lui donnera un peu de son, du fourrage fin & le meilleur : suffisamment nourri & bien traité jusqu'à l'âge de huit mois, il acquiert une forte constitution, mange ensuite comme les vaches, & peut être mené au pâturage, pourvu que ce ne soit pas à une grande distance ; ces jeunes animaux, à deux ans environ, exigent encore des ménagemens : ils perdent alors leur nom ; les mâles, ou les jeunes taureaux qu'on ne garde point

pour le service du troupeau, sont appelés *bœufs*, quand on les a privé de l'organe de la génération ; & les femelles, *génisses*. Ces dernières, mises au pâturage pendant trois mois, engraisissent & peuvent être vendues avec profit.

Des Génisses.

Quand elles ont été bien soignées, elles sont en état d'aller au taureau dès l'âge de quinze à seize mois ; mais on ne doit les laisser saillir qu'à deux ans ; les habitans des campagnes, impatiens de voir leurs génisses pleines, & d'en recueillir le profit, n'obtiennent que des avortons, d'où il suit que cette fécondité prématurée dérange & altère pour toujours le

tempérament des bêtes à corne.

Sans doute il y a des génisses tardives qui ne demandent le taureau qu'à trois ou quatre ans ; mais il faut retenir les unes en diminuant leur nourriture , & hâter les autres avec de bon foin , des pains de marc d'huile de lin , de navette & de colza.

Il est bon de manier quelquefois le pis des génisses , pendant leur première gestation , afin de les accoutumer insensiblement à se laisser toucher ; il s'en trouve dans le nombre qu'on ne sauroit traiter qu'avec des plus grandes difficultés , au moment où elles viennent de véler , ayant alors beaucoup de lait , il en résulte de l'enflure aux mamelles ; on évite les accidens qui en sont les suites ,

en les rendant familières ; & s'il est impossible d'en venir à bout , on doit s'en défaire : ne comptez pas sur une vache qui n'a point de douleur , jamais elle ne fera de grand profit à la ferme.

Nous avons déjà fait mention du Mémoire de M.^{me} Gretté de Palluel , concernant l'éducation des génisses : la bonne Fermière , qui a trouvé dans ce Mémoire le résultat d'une longue expérience , a partagé les sentimens de la Société royale d'Agriculture envers l'épouse du Cultivateur que cette Compagnie compte au nombre de ses membres les plus distingués : elle auroit voulu attacher à son sein la médaille qui lui a été si justement décernée.

C'est

C'est de Madame *Cretté de Palluel* qu'elle a apprise que les veaux d'élève prospèrent infiniment davantage que ceux qu'on achète; qu'on prévientroit une foule d'accidens en les habituant à la nourriture du lieu où ils doivent former des vaches; que les génisses qui sortent des pâturages gras & abondans dépérissent à vue-d'œil dans les terrains secs; qu'il suffit, pour entretenir une vacherie, de faire choix de deux ou trois femelles par année, provenant des meilleures mères de son troupeau; que, par ce moyen, on a de belles vaches abondantes en lait, parce qu'elles sont enclimatées au pays, s'entretiennent avec moins de nourriture, & ne sont pas si sujettes aux maladies, pourvu qu'on ait soin

de ne point les faire faillir avant l'âge de deux ans, autrement elles resteroient foibles, & ne donneroient que de petits veaux : ce terme doit même être différé toutes les fois qu'une maladie récente, une foiblesse accidentelle que le tems peut rétablir, font craindre que la gestation ne soit pas heureuse.

Des Vaches laitières.

Quand une fois les génisses ont vélé, on les nomme vaches, & vaches laitières lorsque leur produit en lait devient l'objet principal du bénéfice ; mais alors il est à propos qu'elles mettent bas au commencement d'Avril afin que l'herbe remplie de suc augmente la qualité & l'abondance du lait.

Indépendamment du lait & du fumier que procurent les vaches, elles rapportent à la maison d'autres profits par les veaux qu'elles font tous les ans, & dont la vente, aux Marchands ou aux Bouchers, est de l'argent comptant; on peut, en outre, comme nous l'avons déjà dit, les faire servir au labourage ou au transport de nos denrées, à la condition que ce travail sera mesuré sur leurs forces & sur leur état physique.

Les meilleures vaches laitières, dans la petite espèce, sont les noires avec de petites cornes & le pis peu gros; car ce n'est pas le volume de leurs mamelles, comme on l'a prétendu, qui constitue la bonté de la vache; il y en a qui en ont de petites, & ne donnent

pas moins beaucoup de lait ; quelquefois les pis n'ont une certaine grosseur que parce qu'ils sont trop charnus ; & quand la Ménagère s'apperçoit , dans le courant de l'été , que quelques-unes tarissent , sans qu'on puisse en accuser la nourriture , elle n'hésite point de les vendre.

Les vaches de grande taille doivent toujours être préférées ; mais elles ne conviennent que dans des pâturages gras & abondans : c'est une chimère de compter sur un grand bénéfice , si on ne proportionne pas la nourriture au volume ; on ne nourrit point une grande vache avec la quantité de fourrage qui suffit à des vaches d'une moindre corpulence.

Les vaches flandrines, ainsi nom-

mées , parce qu'elles sont plus grandes que nos plus belles vaches , font aujourd'hui une partie de la richesse de la Hollande : elle donnent une fois autant de lait , & des veaux beaucoup plus forts : ce n'est pas qu'elles mangent , en proportion , beaucoup plus que les autres ; mais comme elles n'ont pas de disposition à engraisser , la totalité de ce qu'elles prennent de nourriture se tourne en lait , au lieu que les autres espèces , dans d'excellens pâturages , prennent de l'embonpoint , & ne donnent plus autant de lait.

Quant à la couleur du poil de la vache , que l'on prétend influencer sur la qualité du lait , il ne paroît pas que cette influence soit encore constatée

par des expériences suivies , & de bonnes observations ; on est assez ordinairement dans l'habitude de s'attacher à celles dont le poil est roux ; il y a des provinces entières qui n'en ont pas d'autres ; on prétend cependant que la vache noire a de meilleur lait que les blanches & les grises ; mais la Ménagère , qui en entretient dans sa vacherie de ces différentes nuances , a remarqué que la couleur du poil étoit bien équivoque pour faire juger de la quantité & de la qualité du lait.

Nourriture des Vaches.

L'extrême économie dans la nourriture des vaches est nuisible à la santé de ces animaux , & aux intérêts du

Fermier : l'état particulier où elles se trouvent, le travail qu'elles font, le lait qu'elles fournissent, le pays qu'on habite, doivent seulement régler l'espace & les proportions ; tout Propriétaire qui manque de prairies, ne pourra jamais tirer un grand parti des vaches.

Les premières herbes ne leur valent rien, ce n'est que vers la fin d'Avril qu'il faut leur permettre d'aller paître, jusqu'au mois d'Octobre, en observant sur-tout de ne point les faire passer brusquement du sec au vert, & du vert au sec, & d'en modérer la quantité, parce que si elles s'engraissent, elles donneroient moins de lait, & demanderoient plutôt le taureau.

Lorsque les vaches ont atteint l'âge où elles cessent de venir en chaleur , il faut songer à les engraisser pour les Bouchers , en les laissant quelques mois dans de bons prés ; les Anglois ont imaginé de leur enlever les ovaires, afin qu'elles prennent plus aisément de l'embonpoint, que la chair en soit plus délicate ; les vaches soutiennent très-bien l'opération, continuent de donner du lait pendant quelques mois, s'engraissent plus facilement, & la chair en est infiniment meilleure.

Tous les herbages des prairies naturelles & artificielles conviennent aux vaches : ceux qui résultent de fonds bas & marécageux, donnent assez communément un lait de médiocre qualité ; mais il peut être con-

sommé par les veaux, dans la circonstance où on en donne plusieurs à une vache pour élever.

Le sainfoin, la luzerne & le trèfle sont d'excellentes plantes pour les vaches : elles forment ce qu'on nomme vulgairement prairies artificielles, & suppléent avantageusement les prairies naturelles ; mais il faut prendre garde qu'elles n'en mangent trop, parce qu'elles enflent & périssent en peu de tems, si on ne les secoure à propos : l'usage doit en être modéré ; & lorsque le vert paroît les échauffer, on y remédie promptement, en leur donnant un peu de fourrage sec entre deux.

Outre ces verdure, on sème d'autres plantes, telles que les vesces, les pois gris, la navette, la chicorée sauvage,

la pimprenelle, &c. qu'on fauche journellement, à mesure du besoin, & qu'on rapporte à l'étable pour la nourriture des vaches : on la dépose dans un endroit séparé, en les arrangeant de manière qu'elles ne puissent s'échauffer ni fermenter ; on leur en donne soir, & matin, selon les ressources locales & la nature des pâturages où on les conduit.

Pendant l'hiver, les vaches sont constamment nourries à l'étable : dans les environs de Paris, on les y tient même toute l'année ; lorsqu'on les fait sortir, c'est pour les mener boire & leur faire prendre l'air : il faut convenir qu'elles ne s'en portent pas moins bien ; mais la bonne Fermière, qui a spécialement en vue l'amendement

des terres dans le nombre & le choix des bestiaux qu'elle se procure , connoît trop bien le prix de leurs engrais pour en perdre : elles fait que les vaches fientent & urinent beaucoup ; elle les envoie au parc dès que la saison le permet , & les traite alors comme les moutons.

Parcage des Bêtes à corne.

C'est un abus de mener les vaches dans les chaumes , parce que les terrains où ils sont se dessèchent trop promptement , & que leur aridité ne procure qu'une nourriture peu succulente : il est dangereux aussi de les envoyer paître dans les regains de luzerne & de treffle , particulièrement à la rosée.

Ce sont principalement dans les terres sèches & maigres que le parcage des vaches fait grand bien : on les y laisse dans le beau tems jour & nuit, & la bonne Fermière a remarqué que vingt-cinq vaches suffisent pour amender tous les ans dix arpens, lorsqu'on a la précaution de les labourer aussitôt que le parc change de place, afin que la chaleur & l'air n'occasionnent aucune évaporation de l'engrais animal répandu sur tout également.

A l'approche de l'hiver, les pâtures étant finies, on les renferme à l'étable : on commence à faire cueillir les turneps ou gros navets, & on continue à leur en donner jusqu'à ce que les fortes gelées surviennent ; elle réserve

pour la saison la plus rude les pommes de terre & les betteraves champêtres, coupées par tranches : il est étonnant avec quel appétit les vaches , & tout le bétail , mangent ces racines : la pomme de terre est, sans contredit , l'avoine des vaches.

Aussitôt que ces ressources sont épuisées , les regains des prairies naturelles & artificielles , mêlés avec des pailles d'orge & d'avoine sur le terrain , des choux de toutes espèces , du son , des tourteaux ou pains de navette & de colza , de graine de lin , le marc des pommes de terre , dont on a retiré l'amidon , le résidu des grains dont on a fait la bière & l'eau-de-vie , toutes ces substances suffisent pour les bien nourrir ; & il s'ensuit

que les vaches de la bonne Fermière sont, à la rigueur, constamment entretenues au vert toute l'année, ou peu s'en faut ; qu'elles fournissent , par conséquent , un lait toujours abondant & bien crémeux.

De la Traite des Vaches.

Si l'on veut qu'une vache , une chèvre , une ânesse , donnent du lait en abondance , d'une qualité excellente , & pendant long-tems , il faut ne rien épargner sur la nourriture , les traire à des heures réglées , sans les maltraiter ; l'animal alors attend le moment de la traite , se présente de lui-même au sceau ou baquet , pour se débarrasser d'un poids qui le fatigue : lorsqu'on va traire les vaches

dans les endroits où elles parquent , il est singulier de voir comme chacune approche à son tour , sans que la servante bouge de son escabeau.

Il seroit difficile de fixer la quantité de lait qu'une vache doit fournir : elle en rend plus ou moins , selon l'âge , l'espèce , & sur-tout la nourriture ; les unes en donnent de bonne qualité toute l'année , à l'exception des quatre ou cinq jours qui précèdent le moment où elles vêlent , & souvent la semaine après avoir mis bas ; tandis que d'autres , nourries dans les mêmes pâturages , exigent deux & trois mois pour concilier à leur lait les conditions requises pour en faire du beurre & du fromage.

On prétend que traire une vache

jusqu'au moment où elle vèle, c'est naïre à son veau ; mais la bonne Fermière a observé qu'en les nourrissant bien, il est possible de continuer de la traire toujours matin & soir, & qu'il faut se défaire de celles qui cessent d'en donner deux & trois mois avant de mettre bas, parce que le lait entre pour beaucoup dans le produit pour lequel on les entretient ; que l'heure de la traite doit être réglé ; que quelquefois même, loin de ne traire qu'une seule fois dans les vingt-quatre heures, il est nécessaire, lorsqu'une vache a nouvellement vèle, & abonde en lait au point de le laisser couler, de répéter la traite jusqu'à trois fois, en mettant toujours des intervalles égaux entr'eux.

Pour traire les vaches , les filles chargées de ce soin , ont un sceau de bois cerclé de fer poli , passé à l'eau bouillante chaque jour , & tenu très-propre : elles ont de plus un petit escabeau pour s'asseoir ; & si le pis ou les trayons sont mal-propres, ainsi que cela arrive quand elles sont au vert , elle les nétoie, ainsi que leurs mains , avec de l'eau tiède.

La Ménagère , qui fait combien il faut user de précautions pour traire les vaches d'une manière profitable , a stylé les filles de basse-cour à cette besogne : elles conduisent doucement la main depuis le haut du pis jusqu'en bas , sans interruption , tirent alternativement les deux mamelons du même côté , & les deux du côté op-

posé, jusqu'à ce qu'elles aient exprimé tout le lait, elles le versent, à mesure que le sceau est rempli aux deux tiers, dans la cuvette destinée au transport: elles le passent à travers un tamis, ou un linge mouillé, puis en remplissent les terrines évafées, distribuées sur les banquettes de pierre qui forment le contour de la laiterie.

L'opération de traire demande donc une attention particulière de la part de celle qui en est chargée; l'animal étant brusqué, devient indocile, revêche, & donne moins de lait: la compression trop forte du pis est souvent cause qu'une vache finit par se dessécher, quelquefois même par être exposée à perdre un ou deux de ses mamelons; l'abondance du lait

dépend, en un mot , autant de la bonne nourriture, que des caresses & de la douceur de caractère de la Trayeuse.

Propriétaires qui ne voyez rien , ou qui vous en rapportez trop facilement à ceux à qui vous confiez le soin des étables & de la laiterie, vous vous plaignez du peu de produit de l'animal, & vous le condamnez à être vendu à la foire, tandis que le vice réel provient presque toujours de la négligence, de la maladresse, de la brusquerie du Vacher ou de la Trayeuse.

Du Lait de Vache.

Parmi les objets que la Nature, toujours féconde & libérale, se complaît à préparer journellement pour

fournir à nos besoins réels & soulager nos maux, il n'en est point qui réunisse à un plus haut degré ce double avantage que le lait, puisqu'il sert à la fois d'aliment & de médicament.

Mais cette nourricière & précieuse liqueur, si analogue à la foiblesse des organes, & si convenable au développement des animaux, la meilleure enfin que l'estomac des nouveaux-nés puisse digérer, mérite toujours, de la part de l'homme, une sorte de prédilection pour le premier aliment de son enfance ; nous voyons en effet le lait figurer au nombre des mets que le luxe des tables a tant multipliés dans les villes, déguisé, à la vérité, de mille manières différentes, & ne formant plus qu'un accessoire à la

nourriture, tandis que le simple habitant des champs en compose souvent son repas frugal, & trouve, en trempant son pain noir & grossier dans le lait d'une chèvre, d'une brebis ou d'une vache, toutes les délices de la bonne chère. C'est ainsi que le pauvre jouit mieux quelquefois des bienfaits de la Nature, que le riche avec toutes ses richesses.

Sans vouloir étendre ou circoncrire les avantages du lait, sans l'admettre uniquement & indistinctement pour les hommes de tous les pays, de tous les âges & de tous les tempéramens, nous nous bornerons à faire observer que la raison & l'expérience indiquent d'y avoir recours dans une infinité de circonstances, où

s'il n'est pas essentiel de se renfermer dans son seul usage, il convient du moins d'en faire la base du régime. Combien de fois les malades ne réclament-ils pas, comme par instinct, en faveur de cette boisson, contre l'esprit de système qui leur en prescrit une autre, pour laquelle ils ont une aversion décidée ?

Surprise de ce que l'examen comparé du lait de vache n'a pas été développé par les Savans avec appareil, & dans le plus grand détail, comme une multitude d'autres objets d'une considération secondaire, la bonne Fermière croit avoir deviné la cause de cette indifférence, parce que ce fluide est continuellement à notre disposition, que de tems immémorial

il a exercé l'industrie des villageois, & que les fabriques de beurre & de fromage se trouvent encore aujourd'hui entre des mains rustiques & sous la chaumière.

Indépendamment des causes morbifiques qui apportent des changemens notables à la composition du lait, nous ajouterons que les femelles sont sujettes à des accidens qui, sans rien déranger dans l'économie animale, peuvent néanmoins occasionner des spasmes, qui font que les vaches retiennent leur lait; la bonne Fermière a indiqué, dans ce cas, le moyen des Pâtres des Pyrenées, qui, pour rappeler l'écoulement de ce fluide, introduisent par la vulve, au moyen d'une espèce de chalumeau, une cer-

taine quantité d'air , qui fait gonfler les mamelles & échapper le lait avec profusion.

Il est bien singulier que cette pratique soit connue des Hottentots , & vraisemblablement de tous les Peuples nomades , comme M. *Levaillant* nous l'apprend dans ses voyages de l'intérieur de l'Afrique ; il remarque en même tems que , s'il arrive que le veau périsse , on en conserve soigneusement la peau , dont on fait un mannequin qui sert à tromper la vache , laquelle , séduite par ce stratagème , continue de donner son lait.

Nous ajouterons encore à ces observations , qu'outre la qualité des alimens , la nature du sol influe beaucoup sur celle du beurre & du fromage ,

mage , & qu'il y a des pâturages qui ne sauroient produire l'un & l'autre de ces deux résultats aussi essentiellement bons ; c'est un malheur que les plus grands soins , pour la perfection de la laiterie , ne sauroient réparer , il existe aussi des vaches qui , quoique nourries des herbages les plus fins & les plus gras , ne donnent qu'un lait pauvre & maigre , tandis que d'autres vaches , sur quelque pâturage que ce soit , donnent d'excellent lait & produisent de bon beurre : la bonne Fermière fait en sorte d'engraïsser les premières pour les vendre ensuite aux Bouchers , & ne garde absolument que les dernières.

La constitution & l'état de santé plus ou moins ferme de l'animal ,

sont cause encore de quelques phénomènes en ce genre ; par exemple , il arrive souvent que des vaches de la même espèce , toutes circonstances égales d'ailleurs , donnent du lait qui varie de qualité : un Fermier attentif , disposé à fonder une laiterie , doit donc observer toutes ces différences , puisque le lait d'une seule vache peut améliorer & enrichir le beurre ou le fromage qui provient du lait de neuf à dix autres ; il faut donc avoir recours au mélange ; entretenir dans ses étables des vaches de race , de couleur & d'âge différens , améliorer les pâturages autant que le sol , le climat & l'aspect peuvent le permettre ; & si , malgré tous les soins , il lui étoit impossible de n'en obtenir que du lait léger ,

peu épais, il feroit mieux de la consacrer à faire des élèves, ou bien s'il est voisin d'une ville très-peuplée, de l'envoyer vendre au marché, plutôt que d'en préparer du beurre ou du fromage défectueux. Ces observations doivent s'appliquer naturellement au lait des autres femelles, dont nous parlerons successivement.

Bien convaincue que le moyen d'augmenter la quantité & la qualité du lait des animaux, consiste à les bien nourrir, à les tenir dans des étables propres, à renouveler souvent leur litière, à ne les traire qu'à des heures réglées, & sans les fatiguer, à se procurer sur-tout de bonnes races, qui ne coûtent pas plus de soins & de tems que les espèces

chétives & rabougries, la bonne Fermière s'est encore assurée de l'importance qu'il y auroit pour la prospérité des différens cantons où le beurre & le fromage forment une branche considérable de commerce, de n'admettre dans leurs pâturages que les plantes les plus propres, non-seulement à augmenter dans le lait l'un ou l'autre de ces deux produits, mais encore à les fournir toujours bien élaborés & dans le plus grand degré de perfection. Il n'y a point en France de température, de terrain & d'aspect qui ne réunissent des plantes aromatiques sucrées & mucilagineuses; ne seroit-il pas possible de les choisir, de les multiplier, & d'en régler les espèces sur l'usage auquel on destineroit les laitages.

Des Bœufs.

Les veaux destinés au trait , à la charrue ou à l'engrais , conservent le nom de jeune taureau jusqu'à deux ans, époque ordinaire où , privés de leur sexe, ils prennent celui de bœufs ; mais en perdant la vertu d'engendrer, ils ne perdent pas de leurs forces ; plus dociles , ils valent infiniment mieux pour les travaux & la cuisine, que le taureau.

On n'est pas encore bien d'accord sur le tems où il faut les couper : les uns prétendent qu'à six mois ils peuvent subir l'opération , & devenir de plus forts bœufs ; mais ils courent alors trop de danger : il n'y a pas de tems de perdu à deux ans, puisqu'ils ne

portent le joug qu'à cet âge ; le trop grand chaud comme le trop grand froid étant contraires à cette opération, elle se pratique ordinairement au printems ou en automne.

Dès quelle est faite, on frotte la plaie avec des cendres & de la litharge : ce jour-là, on ne donne à l'animal que de la nourriture & point de boisson ; les jours suivans, on le nourrit de foin haché & d'une mesure de son mouillé ; au bout de ce tems, on lève le premier appareil, & on panse, avec une emplâtre composée de poix fondue, d'huile & de cendres, pour consolider les chairs à mesure que l'appétit revient.

La faculté générative à part, le bœuf ne diffère du taureau qu'en ce

qu'il a le regard moins vif, les cornes plus longues, le cou moins charnu, & le ventre plus large ; peu sujet aux maladies, & aisé à en guérir, il vit assez long-tems, & améliore le fonds sur lequel il s'engraisse ; au lieu que la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Il rend à la terre autant qu'il en tire : il semble méconnoître sa force pour se plier à la volonté de l'homme ; on en voit des troupeaux être dociles à la voix d'une femme, d'un enfant, fuivre, sans s'écarter, le chemin du pâturage, paître, ruminer, s'égayer sous les yeux de leur conducteur, se désaltérer au bord d'un ruisseau limpide qui arrose la prairie, & rentrer à l'étable sans résistance.

Des Bœufs propres au travail.

La couleur la plus naturelle du bœuf est fauve ; mais quelle que soit cette couleur , pourvu que le poil soit luisant , épais , doux au toucher , il est bon ; au contraire , s'il est rude , mal mis ou dégarni , il y a tout lieu de présumer que l'animal souffre , & qu'il n'est pas d'un fort tempérament.

S'ils ne conviennent pas autant que le cheval & l'âne à porter des fardeaux , ainsi que la forme de leur dos & de leurs reins le démontre , la grosseur de leur cou , la largeur de leurs épaules , indiquent assez qu'ils sont propres au trait & à la charrue : les harnois qu'il leur faut ne sont presque rien ; & quand , à force de servir , ils sont usés , on les engraisse

pour la boucherie, ou s'ils se cassent quelques jambes avant l'âge, on les tue, & on en fait des provisions.

Pour les dresser au labourage, il faut les y accoutumer de bonne heure, en les caressant & les flattant : on leur frotte le corps jusqu'à l'entre-deux des cuisses, & on leur donne de tems en tems un peu de sel dans du vin ; on leur lie souvent les cornes ; quelques jours après, on les met au joug, de la manière suivante.

On choisit deux jeunes bœufs de même taille & de même force, on les attache à la mangeoire l'un près de l'autre, & on les mène aux pâturages ainsi accouplés, afin qu'ils se connoissent & s'accoutument l'un avec l'autre.

On les accouple d'abord avec un bœuf tout dressé , qui leur sert de modèle , les rassure & les retient s'ils veulent s'emporter ; il faut sur - tout beaucoup de douceur dans le commencement , les ménager suivant leur naturel ; s'ils sont trop fougueux , on les met l'un après l'autre entre deux bœufs faits & de bonne taille ; ce travail de compagnie les dresse en trois ou quatre jours.

En été , les bœufs doivent commencer à travailler le matin depuis la pointe du jour jusqu'à neuf heures , & le soir depuis deux heures jusqu'au soleil couché ; dans les autres saisons , on les fait travailler depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir ; cet animal va d'un pas tranquille &

égal : il ne lui faut , en labourant , ni avoine , comme au cheval , ni presque point de foin dans l'intervalle du travail ; il n'a pas même besoin d'être ferré , à moins que ce ne soit dans un pays pierreux , & qu'il soit destiné à la charrette.

Dans les pays où les terres sont légères , on peut faire servir également les vaches à la charrue ; mais lorsqu'il s'agit de les employer à cet usage , il faut avoir soin de les assortir avec des vaches de leur force & de leur taille , afin de conserver l'égalité du trait , & de maintenir le soc en équilibre.

Tous les alimens dont se nourrissent les vaches conviennent aux bœufs qui travaillent ; & on doit employer pour

certain, les précautions que nous avons recommandées ; les bœufs qui mangent lentement résistent plus long-tems au travail que ceux qui mangent vite ; ceux des pays élevés sont plus vifs, plus vigoureux, plus sains, & par conséquent moins sujets aux maladies ; ils deviennent plus forts lorsqu'on les nourrit au sec, que lorsqu'on les nourrit au vert ; ils réussissent mieux dans les pays froids que dans les pays chauds.

En hiver, lorsque les bœufs ne font rien, on les nourrit de paille & d'un peu de foin ; mais quand ils travaillent, on donne à chacun, avant de les atteler, un picotin de son, ou bien deux bonnes jontées d'avoine.

A défaut de foin, on les nourrit,

en été, d'herbe fraîchement coupée : les bourgeons de vignes, les feuilles d'orme, de frêne, de chêne, de peuplier, de saule, la vesce en vert ou même en sec, le sainfoin, la luzerne & les autres fourrages, leur conviennent également.

Engrais des Bœufs.

C'est ordinairement à l'âge de douze ans qu'on tire le bœuf de la charrue pour l'engraisser & le vendre : l'été est la saison qu'il faut préférer ; à cet effet, on le conduit à la prairie de bon matin, & on le ramène à l'étable quand la chaleur commence à se faire sentir ; & dès qu'elle est passée, on le ramène au pâturage pour le reste du jour.

Le bœuf, mis à l'engrais en hiver, exige d'être tenu chaudement à l'étable depuis le mois de Novembre jusqu'en Mai ; on lui donne à manger beaucoup de foin, mêlé avec de la paille d'orge ; on lui fait avaler des boulettes composées de farine de seigle, d'orge ou d'avoine, pétrie avec de l'eau & du sel ; on lui donne de tems en tems de grosses raves, des pommes de terre, des navets, des carottes, du blé de Turquie, & du vin, dans de l'eau chaude contenant beaucoup de son.

Il y a autant de manières de procéder à l'engrais des bœufs qu'il existe de cantons ; dans les endroits riches en bons pâturages, l'herbe suffit ; dans les autres, les prairies artificielles

de toute espèce, les pains ou tourteaux de graine de lin, de chenevis, de colza, de navette, les fruits, les marrons d'Inde, toutes ces substances procurent un engrais plus ou moins prompt, plus ou moins coûteux, & une viande plus ou moins succulente; il seroit difficile, impossible même, de détailler ces diverses méthodes.

Ce n'est pas qu'un traité *ex professo* sur l'engrais des bestiaux, applicable aux différens pays, ne seroit extrêmement utile; mais la bonne Fermière n'a pas encore recueilli assez de faits pour concourir à un ouvrage de ce genre: tout ce qu'elle fait de plus positif, c'est que la meilleure méthode à suivre doit être fondée absolument sur les ressources locales, & sur les

pour le goût, aux bœufs que l'on amène de ces provinces à Paris, & à petites journées : le voyage perfectionne leur engrais.

Nous nous sommes arrêtés assez long-tems sur les connoissances pratiques de la bonne Fermière dans le traitement des bêtes à corne, il s'agit à présent d'offrir successivement ce qu'elle a pu apprendre relativement à l'éducation, à la nourriture & au gouvernement des bêtes à laine : on jugera facilement, d'après l'exposé que nous allons en faire, le parti avantageux qu'elle a su tirer de *l'Instruction pour les Bergers & pour les Propriétaires de troupeaux*, par M. Daubenton. Pour seconder les vues de ce Savant estimable, elle

a distribué aux Maîtres d'école de chacune de ses paroisses, un exemplaire de cet ouvrage, à la charge par eux d'y exercer les jeunes gens à la lecture, & de leur donner de bonne heure des notions concernant les soins que demandent les moutons & les profits qu'ils rapportent : l'ignorance des peuples est leur plus grand fléau ; il faut les instruire pour améliorer leur sort & le nôtre.

ARTICLE II.

Du Bélier & de la Brebis.

ILs sont les animaux que l'homme a conquis sur la Nature, ceux qui lui procurent la ressource la plus immédiatement utile, & la plus étendue, puisqu'ils peuvent suffire aux besoins de première nécessité, & fournir tout à-la-fois de quoi se nourrir & se vêtir, sans compter les avantages particuliers que l'on retire du suif, de la peau, du lait, des boyaux, du fumier & des os des moutons, de cet animal domestique, symbole de la douceur & de la timidité.

Le bélier & la brebis sont désignés sous la nom collectif de *mouton*,

qui, dans une acception générale, indique l'espèce entière; & dans une acception particulière, signifie proprement le bélier qui, dans sa jeunesse, a été coupé.

Choix du Bélier & de la Brebis.

La prospérité d'un troupeau dépend particulièrement du choix du mâle, & un bon bélier est le germe & le soutien des races : le bas prix décide fort souvent les acheteurs à l'emplette d'un mâle; ils le considèrent sous le point de vue le plus opposé à leurs intérêts, c'est-à-dire comme un instrument de propagation dont le travail avilira la chair & la toison : fondés sur cette opinion, ils trient, au tems de la castration, les plus

beaux agneaux mâles pour les convertir en moutons, lorsqu'il est démontré que le moyen d'améliorer les laines, c'est de n'employer que des béliers de la plus belle qualité.

Un bélier digne de faire race & propre à fournir de belles laines, doit avoir la tête forte & grosse, le front large, les yeux gros & noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, & la queue longue, de couleur blanche, bien chargé de laine sous le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles, & jusques sur les yeux; il faut qu'il ait des cornes; car il y a des béliers qui n'en ont pas, & ces béliers sans cornes sont, dans nos climats, moins

vigoureux & moins propres à la propagation; un seul peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente brebis; & par un goût qui doit paroître bisarre, il s'attache de préférence à celles qui sont âgées, & dédaigne les jeunes.

Les meilleures brebis doivent avoir le corps grand, les épaules larges, la laine épaisse & frisée, particulièrement au cou & à la tête, les yeux gros, clairs & vifs, le cou long & droit, le ventre grand, les tétines longues, les jambes menues & courtes, & la queue épaisse.

Pour composer un troupeau vigoureux, il faut que le bélier n'ait ni moins de quatre, ni plus de sept ans, & que la brebis ait de deux à huit ans; autrement, il ne provient de

cette copulation que des agneaux foibles, & le père & la mère perdent pour toujours leur vigueur dans ces efforts prématurés ; communément, on ne fait pas assez d'attention à ce point essentiel ; on doit donc tenir les bœufs séparés des brebis, quand ils n'ont pas atteint l'âge requis, & éviter de les faire servir trop long-tems ; car ils s'épuisent, & ne produisent plus alors qu'une race débile & malsaine.

Il en est des brebis comme des autres femelles ; il faut, pour bien faire, qu'elles desirant le mâle ; le bon pâturage produit assez communément cet effet ; pour provoquer le rut, on est quelquefois obligé de leur donner de l'avoine, du chenevis, du lait, du

fon, du fel, de bon foin, & de leur fupprimer l'herbe.

Le meilleur tems pour donner le bélier à la brebis dépend des climats ; il ne faut y fonger, dans nos cantons feptentrionnaux, qu'en Septembre ou Octobre ; afin que les agneaux ne naiffant qu'au mois de Février ou de Mars, foient moins expofés aux grands froids, qui retarderoient leur premier accroiffement, & en même tems pour qu'ils trouvent une meilleure nourriture à l'inftant de leur fevrage ; d'ailleurs les mères, mieux nourries elles-mêmes, ont un lait plus épais & plus abondant ; dans les cantons méridionaux, l'accouplement peut avoir lieu dès le mois de Juillet.

Bergerie.

Il n'en existe point en Espagne, où les moutons demeurent aux champs toute l'année ; celle de la bonne Ecrinière, quoiqu'à l'abri des inconvéniens généraux qui donnent lieu à la dégradation des laines & au mauvais état du troupeau, ne réunit pas encore les conditions demandées par les Auteurs qui ont le mieux écrit sur cet objet.

C'est un quarré long, présentant les deux bouts au midi & au nord, dont le sol est un plan incliné, formé de sable le plus avantageux pour éviter toute humidité ; elle est séparée des autres bâtimens de la ferme ; il y a une grande porte à chaque extrémité,

& des croisées dans les faces latérales, de distance en distance, dont le nombre est proportionné à la longueur & la largeur de la bergerie.

Le grand point, pour la salubrité d'une bergerie, c'est d'y établir un grand courant d'air frais qui, en se renouvelant sans cesse, dissipera la chaleur étouffante qu'on y respire; lorsqu'il fait froid, on ouvre la porte du côté du midi; & celle du nord en été; mais toutes deux le doivent être dès que le troupeau est sorti.

Le mouton transpire beaucoup: il vicia l'air par la transpiration; il le vicia encore par son inspiration: & par respiration, cet air devient plus ou moins corrompu; d'où il résulte que les maladies se multiplient dans

le troupeau, & on s'aveugle au point de ne pas reconnoître que la chaleur est ce qui contribue le plus à son déperissement. Si on consultoit la Nature, on verroit qu'elle a pourvu l'animal d'une forte raison pour le garantir de toutes les intempéries de l'air, que si l'air froid lui devient dangereux, c'est accidentellement & uniquement parce qu'on le tient dans un lieu trop resserré où l'air s'échauffe, s'altère, ne se renouvelle pas; ainsi parle la bonne Fermière à ceux qui suivent une maxime absolument contraire.

Assez ordinairement la litière n'est enlevée que deux à trois fois l'année, ce qui rend la bergerie malsaine, & y occasionne une si grande chaleur,

qu'on la fent aux pieds & aux jambes lorsqu'on marche sur cette accumulation de fumier, de manière qu'on pourroit dire des moutons ainsi logés, qu'on les élève sur couches.

L'amas de fumier dans la bergerie étant une des sources des maladies pour les moutons, la bonne Fermière a établi l'usage de l'enlever tous les huit jours en quelque saison que ce soit, à moins que les pluies ou les gelées ne permettent pas au troupeau de sortir; dès qu'il est dehors, on en ouvre toutes les portes, toutes les fenêtres, on nétoie les planchers, les murs, & on ne ferme que quand le troupeau est prêt à rentrer, & qu'on lui a fourni une nouvelle litière.

Les rateliers, au lieu d'être placés

contre les murs autour de la bergerie, soit distribués au milieu, de distance en distance dans toute la longueur, à une hauteur convenable, construits avec des bois susceptibles de prendre le plus grand poli, afin que la laine de l'animal, qui passe auprès, ne soit pas déchirée.

Il y a de l'eau dans la bergerie derrière les mangeoires, pour que les moutons boivent quand ils ont soif ; & ne souffrent pas de ce besoin ; il y a aussi une certaine quantité de sacs remplis de sel qu'ils aiment à lécher.

La prudence veut encore que la lampe qui sert à éclairer la bergerie, soit placée à une certaine hauteur, dans un endroit fixe & permanent, qu'elle soit fermée dans une espèce

de lanterne, & qu'un grillage de fer recouvre le tout.

Pour remédier aux inconvéniens des bergeries les mieux construites, de la chaleur & de l'humidité qui sont les deux fléaux les plus redoutables des troupeaux, la bonne Fermière se propose d'en faire construire qui soient ouvertes : elles lui feront d'un grand secours pour donner de l'abri aux moutons, depuis dix heures du matin jusqu'à trois de l'après-midi ; elles serviront également tant que les gelées ne refroidiront pas trop l'atmosphère ; & même pendant les gelées ; on fait qu'à Montbard, dans la haute Bourgogne, les troupeaux de moutons de toutes les races que M. *Daubenton* entretient, sont

exposés à toutes les intempéries , & ont pour bergerie un terrain très-étendu , simplement clos de murs ; les mères mettent bas au milieu de la neige , & les agneaux , loin de périr , acquièrent beaucoup de force & de vigueur.

Cependant *M. de Lamerville* examine , dans ses observations pratiques sur les bêtes à laine dans la province du Berry , s'il seroit salutaire de remettre par-tout , à perpétuité , les troupeaux sous la voûte du ciel ; qui fut leur premier toit , ou de les loger habituellement dans des bergeries saines , spacieuses & tempérées pour la beauté des laines & le succès des moutons ; les Lecteurs qui auront les *Géorgiques* présentes à l'esprit , ne

feront point surpris de voir cet estimable Auteur attaché aux bergeries, puisque *Virgile* les recommande en beaux vers, que M. l'Abbé Delisle a rendus ainsi dans sa traduction :

D'abord que les brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printems nouveau se nourrissent d'herbage,
Qu'une molle fougère & qu'un épais feuillage
Sous leurs corps délicats, érendus par la main,
Rendent leur lit moins dur, leur asyle plus sain;

Du Berger.

Il doit garder une assez grande quantité de moutons, afin que ses gages fussent à sa subsistance, & qu'il remplisse tous les devoirs de son état avec plaisir.

Le salaire du Berger de la bonne Fermière est proportionné à l'impor-

tance du troupeau & aux ressources qu'il fournit ; vigilant, docile, soigneux & gai, il chante souvent, & joue de la musette : comme les moutons aiment le son des instrumens champêtres, ils se plaisent autour de lui & paissent tranquillement.

O vous, heureux Bergers ! veillez à leurs besoins ,
Leur toison & leur lait vous paîtront de vos soins.

Le chien du Berger doit avoir de la surveillance, sans être méchant : dès qu'il mord, il est dangereux au troupeau ; s'il aboie toute la nuit, il trouble le repos des gens & des animaux. Pour l'accoutumer à rassembler vivement les moutons qui s'écartent, & à servir de rempart aux pièces de terres semées en grains ou en prairies,

la bonne Fermière a lu plusieurs fois à son Berger la leçon que M. Daubenton donne aux Bergers , pour dresser parfaitement leurs chiens.

Des Brebis avant d'agnéler.

Après avoir fait un choix convenable des béliers & des brebis, il faut préserver les mères de tous les accidens qui causent l'avortement : la mauvaise nourriture la fatigue , les sauts , la compression du ventre , les trop vives chaleurs , la frayeur qu'un coup de tonnerre ou l'approche d'un loup , ne rendent que trop fréquens un pareil inconvénient.

On fait que les alimens trop substantiels sont contraires aux brebis pleines : il faut donc les leur interdire,

& les conduire dans des pâturages moins gras, parce qu'elles pourroient mourir en agnelant; il est nécessaire seulement de les bien nourrir pendant les quinze derniers jours de leur gestation, afin qu'elles aient plus de force & de courage.

Les brebis portent environ cent cinquante jours, qui font à-peu-près cinq mois; on s'apperçoit qu'elles sont prêtes à mettre bas au gonflement des parties naturelles & du pis qui se remplit de lait.

Des Brebis quand elles agnèlent.

Elles ont alors besoin de secours; & comme c'est souvent aux champs qu'elles agnèlent, si un corbeau passoit par hasard en ce moment au-

près d'elles, la brebis auroit beau faire des efforts pour l'écarter, il attaqueroit l'agneau, & lui arracheroit les yeux; la présence du Berger & ses cris sont donc nécessaires pour l'intimider & le faire fuir.

Si l'accouchement est laborieux, si la brebis souffre trop long-tems sans pouvoir mettre bas, il faut tâcher de savoir si les forces lui manquent, ou si; au contraire, elle a trop de chaleur & d'agitation; dans ce dernier cas, il est bon de la saigner; mais si elle est foible, on doit lui faire boire un verre de bon vin, ou deux verres de piquette, de bière, ou de cidre; ou de poiré, selon le pays qu'on habite.

Il n'y a absolument rien à faire si
l'agneau

l'agneau se présente bien & sort facilement ; reste-t-il trop long-tems au passage , alors il faut l'aider, en le tirant peu à peu & doucement ; mais on doit attendre pour cela que la brebis fasse elle-même des efforts pour le pousser au-dehors ; si , au contraire, il se présente mal, il faut tâcher de changer sa situation, & le retourner, pour le mettre en état de sortir.

Pour changer les situations les plus fréquentes qui empêchent l'agneau de sortir, le Berger, lorsqu'il sent, à l'ouverture de la matrice, la tête de l'agneau au lieu du museau, doit tâcher de repousser la tête en arrière, & d'attirer le museau à l'ouverture de la matrice ; il est nécessaire qu'il

frotte ses doigts avec de l'huile, pour faire cette opération sans blesser ni la brebis ni l'agneau.

Lorsque le Berger reconnoît que le cordon passe devant l'une des jambes, il doit tâcher de le rompre sans attirer le délivre; si ce délivre ne sort pas de lui-même, il faut le tirer doucement, & quand il est dehors, l'éloigner de la mère, pour empêcher qu'elle ne le mange.

Des Brebis après qu'elles ont agnelé.

Quelques heures après que la brebis a mis bas, on lui donne un peu d'eau blanche tiède, du son, de l'orge ou de l'avoine, & la meilleure nourriture que l'on peut trouver dans la saison; on la laisse avec son agneau

pendant plusieurs jours ; tout le tems qu'elle allaite , il faut la bien nourrir.

Pour que la brebis allaite son agneau & le soigne , on comprime les mamelons de la mère , afin de les déboucher en faisant sortir un peu de lait ; il faut prendre garde si la mère lèche son agneau pour le resfluyer ; & lorsqu'elle ne le fait pas , on répand un peu de sel égrugé sur l'agneau ; & on l'approche de la mère pour l'engager à le lécher.

Lorsque la saison est humide ou froide , on peut favoriser la mère dans cette opération , en essuyant l'agneau avec du foin ou avec un linge ; les brebis qui agnèlent pour la première fois , sont plus sujettes que les autres à négliger leurs agneaux. Pour les

Hij

rendre plus attentives, on les sépare du troupeau, & on les enferme avec leurs agneaux.

Dès que l'agneau ne cherche pas de lui-même le mamelon, il faut l'en approcher & faire couler du lait dans sa gueule; lorsqu'une brebis le rebute, l'empêche de têter, & qu'elle le fuit, il faut la tenir en place, élever une jambe de derrière pour mettre les mamelles à sa portée.

La brebis fait ordinairement un seul agneau, quelquefois deux, & fort rarement trois; il y a des races qui portent deux fois l'an; si la brebis qui a fait plus d'un agneau est grasse, si les mamelles sont bien remplies, si la saison commence à être bonne pour les pâturages, on peut laisser à la mère deux agneaux.

Quand un agneau qui allaitoit une mère brebis ne peut pas la têter, on tire le lait de la mamelle pour le lui faire boire; on ne risque de traire que celles dont la laine est de mauvaise qualité & de peu de produit; mais il ne faut pas traire celles qui ont de bonne laine, & principalement celles dont on veut relever ou maintenir la race; cependant si elles étoient soupçonnées de maladies pléthoriques, on pourroit les traire deux ou trois fois par semaine. Une brebis qui n'est pas bien nourrie, manque souvent de lait pour allaiter son agneau: alors elle l'abandonne, il périt, ou elle périt elle-même de foiblesse.

Des Agneaux.

Aussitôt qu'ils sont nés , il faut visiter le pis de la mère , couper la laine s'il y en a dessus , savoir s'il est rempli de lait , & si ce lait est de bonne qualité ; l'agneau est-il foible , on doit le mettre à couvert avec les brebis.

Si l'on n'a ni brebis ni chèvre pour allaiter un agneau qui a perdu sa mère , on lui fait boire du lait tiède d'une femelle quelconque , d'abord par cuillerées , ensuite , au moyen d'un biberon dont le bec est garni d'un linge , afin qu'ils puisse le sucer à-peu-près comme le mamelon d'une brebis , on lui présente le biberon aussi souvent qu'il auroit tété la mère ; il faut

faire en sorte que le museau ne soit pas trop élevé, parce qu'alors le lait pourroit suffoquer l'agneau ; on le tient dans un lieu un peu chaud pour suppléer à la chaleur qu'il auroit reçu de sa mère s'il avoit été couché auprès d'elle.

Il y a des agneaux qui, au bout de trois jours, peuvent se passer de biberon & boire dans un vase ; on commence par leur faire boire du lait quatre fois par jour, ensuite trois fois, & enfin deux fois, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour manger de l'herbe ; en supposant qu'on voulût épargner le lait, on pourroit leur donner de l'eau tiède mêlée de farine d'orge.

Lorsqu'un agneau a beaucoup souff-

fert du froid, il faut l'envelopper de linges chauds, le coucher auprès d'un feu doux, en le disposant de manière que la tête soit à l'ombre du corps; dans quelques cantons, on met les agneaux refroidis dans des meules de foin, ou dans un four chauffé seulement avec de la paille, on fait prendre à l'agneau une petite cuillerée de lait tiède, ou, s'il est nécessaire, une cuillerée de bière, de cidre ou de vin mêlée d'eau; on le nourrit au coin du feu pendant quelques jours, s'il est foible, ensuite on le met avec sa mère jusqu'à ce qu'il soit rétabli, dans un lieu couvert & même fermé.

Les précautions que demandent les agneaux jusqu'à ce qu'ils soient sevrés, consistent à ne pas tenir trop chaude-

ment ceux qu'on est obligé de mettre à couvert à cause des grands froids; on doit leur donner de l'air & les faire sortir le plus souvent qu'il est possible pour les fortifier ; lorsqu'un agneau a huit jours , il peut déjà suivre sa mère près de la bergerie.

Du Sevrage des Agneaux.

Dès que les agneaux peuvent paître , il y a des gens qui les séparent des brebis sans les sevrer entièrement ; le matin , après avoir trait les mères , ils font venir les agneaux pour têter le peu de lait resté dans les mamelles , ensuite ils les éloignent pendant toute la journée ; le soir , ils les font revenir pour têter encore après qu'on a trait les brebis.

On a trouvé un moyen de sevrer les agneaux sans les séparer de leurs mères : on leur met une muselière assez lâche pour leur laisser la liberté de manger, & garnie de pointes ou d'épines qui piquent la mère & l'obligent à repousser l'agneau lorsqu'il veut têter ; mais il faut que les piquans soient assez doux pour ne pas blesser les mamelles.

On sèvre les agneaux lorsque le lait de la mère commence à tarir : alors l'agneau a environ deux mois ; c'est vers le premier Mai, pour les agneaux qui viennent à la fin de Février, ou au commencement de Mars ; lorsqu'ils naissent plutôt, on est obligé de les laisser têter plus long-tems, afin qu'ils puissent avoir de bonne herbe lors-

qu'on les sèvre. Dans les pays où l'hiver est rude, il faut attendre le mois de Mars ou d'Avril pour les sevrer.

Beaucoup de personnes ne sèvent les agneaux qu'au tems de la tonte; quelques-uns ne reconnoissent plus leurs mères après qu'elles ont été dépouillées de leur toison; il arrive plus souvent que la mère ne reconnoît son agneau que difficilement après avoir été tondue.

Si l'agneau reste toujours avec la mère, elle le sèvre d'elle-même, lorsque le lait lui manque, ou qu'elle entre en chaleur: alors elle repousse son agneau, & lui fait perdre l'habitude de têter; quelquefois aussi l'agneau s'en dégoûte lorsqu'il a de bons pâturages.

Il y a des des agneaux qui commencent à manger dans l'auge, au ratelier, & à brouter l'herbe à l'âge de dix-huit jours ; alors on peut leur donner les choses suivantes dans les auges : De la farine d'avoine seule, ou mêlée avec du son ; des pois, si on les fait crever dans l'eau bouillante ; & si on les mêle avec du lait, ils sont plus tendres & plus appétissans ; de l'avoine ou de l'orge en grains, du foin le plus fin, de la paille battue deux fois, du treffle sec, des gerbées d'avoine, du sainfoin, &c.

Des Agneaux pour la boucherie.

On ne doit point garder, pour les troupeaux, les agneaux quine viennent
qu'au

qu'au mois d'Avril ou en Mai, parce qu'ils sont foibles & petits ; il est facile de les engraisser , vu qu'ils naissent dans une saison où il y a déjà de l'herbe : ces agneaux sont les premiers des jeunes brebis , ou les derniers qui proviennent des vieilles.

La manière d'engraisser les agneaux consiste à les laisser dans la bergerie où ils têtent, soir & matin, & pendant la nuit. Dans le jour, tandis que leurs mères sont aux champs, on leur fait têter des brebis qui ont perdu leurs agneaux ; on donne de la litière fraîche une ou deux fois en vingt-quatre heures aux agneaux que l'on engraisse : on met auprès d'eux une pierre de craie , pour qu'ils la lèchent : craie les préserve du dévoiement

auquel ils sont sujets , & qui les empêcheroit d'engraïsser.

Lorsque les agneaux que l'on engraisse ont quinze jours , il faut les couper : ils ont alors la chair aussi bonne que les agnelles ; mais la plupart de ceux qui engraissent des agneaux pour les vendre , aiment mieux ne les pas couper , parce que , comme ils sont plus forts , ils les vendent mieux , quoique leur chair soit moins délicate & ait moins de goût.

Des Agneaux d'élève.

Huit ou quinze jours après leur naissance , on coupe les agneaux ; plusieurs sont dans l'usage de ne faire cette opération qu'à trois semaines ; d'autres à l'âge de cinq à six mois.

Le but de cette opération est de rendre la chair de l'animal plus tendre, de lui ôter un mauvais goût qu'elle auroit naturellement si on le laissoit dans l'état de béliér ; de le disposer à prendre plus de graisse, & d'améliorer la laine ; elle rend en même tems l'animal plus doux & plus facile à conduire ; dès qu'ils ont un an, on les appelle moutons.

On ne coupe les agnelles qu'à six semaines environ, parce qu'il faut que les ovaires aient une grosseur suffisante pour qu'on puisse les trouver facilement avec les doigts. Cette opération a encore pour objet de rendre les brebis aussi utiles que les moutons, par le produit de la laine & la qualité de la chair.

Pour couper les agneaux de l'un & l'autre sexe, il faut choisir un tems qui ne soit ni trop chaud, ni trop froid ; la grande chaleur pourroit causer la gangrène dans la plaie ; le trop grand froid l'empêcheroit de guérir ; après l'opération , on frotte les bourses avec du saindoux ; on tient les agneaux en repos pendant deux ou trois jours , & on les nourrit mieux qu'à l'ordinaire.

Les agneaux ne se ressentent de l'opération que le premier jour : ils ont les jambes un peu roides , & ne rêtent pas ; mais dès le second jour , ils sont comme à l'ordinaire.

Nourriture des Moutons.

Les moutons de garde d'un & de

deux ans qu'il s'agit de nourrir , & non pas d'engraiffer , peuvent profiter dans les terrains où les pâturages ne sont pas trop fournis.

Écoutons le conseil sage que donne *M. de Lamerville* aux Propriétaires éclairés des pays secs : « Couvrez de
 « troupeaux de bêtes à laine ces mon-
 « tagnes incultes, des pelouses riantes,
 « vos champs pierreux & les sables
 « stériles ; gouvernez avec intelligence
 « vos bergeries saines & spacieuses,
 « & vos possessions, plus agréables
 « que les terres riches de substance ,
 « les égaleront en revenu, propor-
 « tionnément à la valeur relative du
 « fonds ».

Les moutons boivent peu quand ils sont en bonne santé & qu'ils se

nourrissent d'herbes succulentes ; mais lorsqu'il fait chaud, & qu'ils sont au sec, ou qu'ils ont une indisposition, ils courent à l'eau avec avidité ; la meilleure est celle qui coule ; la plus mauvaise croupit dans les mares & dans les fossés.

L'usage du sel n'est pas seulement un préservatif des maladies des animaux ; cet assaisonnement fortifie encore leur constitution ; la bonne Fermière en fait donner aux béliers avant qu'ils ne saillissent les brebis, & à celles-ci avant d'être saillies, aux moutons dont la laine menace de tomber, ou le tempérament affoibli, enfin aux agneaux qui ne paroissent pas d'une grande vigueur.

Des Moutons d'engrais.

On engraisse les moutons de trois manières différentes ; la première consiste à les faire pâturer dans de bons herbages ; la seconde, à leur donner de bonne nourriture au ratelier ; & la troisième , à commencer par mettre les moutons aux herbages en automne , & ensuite au ratelier ; c'est souvent l'affaire de deux ou trois mois, quand les pâturages sont bons.

Il ne faut pas attendre que les moutons commencent à dépérir pour songer à les engraisser : quatre ans environ sont l'âge où l'on peut renoncer au produit des toisons & des funfiers, si l'on veut que la chair en soit bonne & tendre.

La luzerne, le treffle, le sainfoin, le ray gras, les herbes des prés bas & humides, les chaumes, après la moisson, & les herbages des bois, sont les meilleurs herbages pour engraisser les moutons.

Les grains, tels que l'avoine & l'orge, grossièrement moulus, le son, les tourteaux de navette & de chenevis, les pois, les féveroles, les pailles de froment, de seigle, d'orge & d'avoine, avec du foin, données soir & matin, les feuilles d'aulne, de bouleau, de charme, de frêne, de peuplier, de saule, &c. offrent, dans la bergerie, aux moutons, à leur retour des pâturages, d'autres moyens d'engrais ; mais il faut que ces plantes soient en bon état, & dans des proportions convenables.

Les Cultivateurs qui , pour faire des moutons d'engrais , ne connoissent que le moyen de les nourrir à la bergerie avec du grain pur & des fourrages de choix , effrayés de la grande consommation qu'en font ces animaux , ont renoncé à cette branche d'industrie , qu'il seroit si avantageux d'encourager , en employant des productions d'une moindre valeur , & que leur sol pourroit rapporter tous les ans.

Les expériences réitérées comparatives que M. Creté de Palluel a faites , avec les racines , sur les moutons , pour les nourrir & les engraisser pendant l'hiver , ont convaincu la bonne Fermière de la possibilité qu'il y avoit de se servir encore avantageu-

sement des pommes de terre dans cette circonstance ; & elle a remarqué que ces animaux , nourris ainsi , produisoient plus de suif & avoient moins consommé.

On fait entrer les moutons dans le parc vers la fin du jour , & on les en fait sortir à neuf heures du matin , lorsque le soleil a séché la surface des herbes couvertes de rosée , & on change de parc d'autant plus souvent , que les moutons nourris d'herbes succulentes rendent plus d'urine & de fiente : alors , chaque parc ne dure guère plus de quatre à cinq heures ; le Berger se dispense d'enclorre de claies ceux du jour , parce qu'alors les loups ne sont pas tant à craindre ; les chiens suffisent pour retenir les

moutons dans l'enceinte qui leur est destinée.

Mais avant de faire parquer les moutons, il faut donner deux labours, afin que l'urine entre plus facilement dans la terre ; aussitôt que le parcage est fait dans un champ, on le laboure, afin de mêler la fiente & l'urine avec le sol, avant qu'il y ait évaporation ; mais comme les moutons craignent moins le froid que l'humidité, il est essentiel d'éviter de les faire parquer de trop bonne heure.

Tonte des Moutons.

Elle a lieu tous les ans vers le mois de Mai, au midi ; & à la fin de Juin, dans le nord ; (il est bon que les moutons aient le tems de suer dans

leur laine avant de les dépouiller) alors, elle est à son point de maturité, & possède toutes les qualités qu'elle peut acquérir.

Il est important de ne point enlever la toison sans l'avoir lavée, à diverses reprises, sur le corps du mouton avant de le tondre ; ce lavage, qu'on peut faire dans une eau courante comme dans une eau dormante, sépare de la laine les ordures qui la salissent, & qui gâteroient infailliblement la toison, si elle restoit long-tems avec l'urine, la fiente & la boue dont elle est chargée.

On mène les moutons, quand on les a bien lavés, dans un pâturage net & sec, & on ne les tond qu'après avoir laissé sécher la laine, afin que

la toison ne soit pas sujette à se gâter par l'humidité , que la laine s'en vende plus aisément & plus cher ; il faut donc tâcher de ne faire le dernier lavage que par un beau tems.

Quand on veut tondre les moutons, il faut les coucher sur une table percée de plusieurs trous près du bord : on passe un cordon , en plusieurs endroits , par les ouvertures , pour retenir sur la table les jambes de devant dans un endroit , & les jambes de derrière dans un autre , par ce moyen le tondeur peut être assis , travailler à son aise , & n'est pas exposé à couper l'animal.

Du charbon réduit en poudre guérit ordinairement les coupures de l'opération de la tonte : on évite que les

moutons qui l'ont éprouvée soient, pendant dix à douze jours, exposés à la grande chaleur du soleil, ou aux pluies froides qui les morfondroient au point de les faire mourir.

Le travail de la tonte achevé, on s'occupe de la laine : il faut l'exposer à l'air pour la faire sécher & l'étendre de façon que la face qui tenoit au corps de l'animal se trouve en dessous.

Les insectes qui gâtent le plus la laine sont les teignes : leurs papillons pondent de petits œufs, d'où sortent les chenilles qui la rongent ; si on ne peut la garantir entièrement de leur dommage, il est possible, au moins, de l'éviter en partie, en faisant enduire en blanc les murs & plafonds, & les planchers des magasins où l'on

garde les laines , afin que les papillons qui se posent dessus , soient plus apparens.

On place les laines sur des claïes soutenues à un pied au-dessus du carrelage : on frappe dessus au moyen d'un bâton ; les papillons s'envolent pour aller se poser sur les murs & au plafond , où il est facile ensuite de les tuer ; en répétant cette recherche depuis la fin d'Avril jusqu'à la fin d'Octobre , on en détruit une grande quantité & on prévient leur ponte ; la vapeur du camphre , du soufre , donnent une odeur désagréable à la laine.

On n'est pas communément curieux d'avoir des agneaux de laine noire , quoiqu'elle ait son utilité , &

qu'elle serve à l'habillement des gens de mer & des habitans de la campagne ; aussi le bélier est-il visité avec scrupule , pour s'assurer s'il n'a pas de tache noire sur la peau & dans la bouche , puisqu'il reproduiroit souvent un agneau tout noir , comme l'observe *Virgile* :

Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante ,
 Et même eût-il l'éclat de la neige brillante ,
 Si sa langue & ses yeux offrent quelque noirceur ,
 A l'époux du troupeau choisis un successeur :
 Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère ,
 L'enfant hériterait des taches de son père.
 Diane ! si l'on peut soupçonner que ton cœur
 Ait pu , dans le Dieu Pan , reconnoître un vainqueur ,
 Ce fut une raison plus blanche que l'ivoire ,
 Qui , dans le fond d'un bois , lui valut la victoire.

Traduction de M. l'Abbé DELISLE.

Perfectionnement des Laines.

Nous avons dit, dans l'Introduction de cette première Partie de l'Economie rurale, que la richesse principale des Patriarches consistoit en troupeaux, & qu'il n'existoit point de pays tel que la France où il fût plus facile d'en élever un très-grand nombre de qualité supérieure, sans nuire à l'Agriculture.

Le Royaume a joui long-tems de l'avantage de posséder les meilleures laines ; mais malheureusement nos plus belles manufactures sont obligées aujourd'hui d'avoir recours aux étrangers pour leurs matières premières ; elles tirent de l'Espagne les laines courtes pour les draps, & l'Angleterre

s'est arrogée le droit de leur fournir les laines longues avec lesquelles on est parvenu à imiter avec succès leurs étoffes.

Les Anglois, à l'exemple des Romains, ont attribué leurs progrès en ce genre à une de leurs Reines, épouse d'*Edouard-le-vieux* ; elle éleva les Princesses ses filles dans l'exercice de l'art qu'elle avoit elle-même appris à la campagne avant son mariage ; depuis cette époque, les manufactures se sont multipliées, & leurs draps ont une réputation que la liberté & la protection spéciale du Gouvernement n'ont pas peu contribué à augmenter & à perfectionner.

Les Membres du Parlement, qui siègent dans la Chambre haute, sont

assis sur des balles de laine , pour qu'ils n'oublient jamais que cet objet est l'une des sources les plus abondantes de la richesse nationale ; les brebis , disent les Suédois , ont les pieds d'or ; & par-tout où elles les mettent , elles changent la terre en or.

Mais la possibilité du perfectionnement des laines est d'une facile exécution dans le nord & au midi de la France : nous en avons déjà en Flandre une qualité presque aussi belle que celle de l'Angleterre ; il ne s'agit plus , pour la mettre à l'égalité , que de changer le régime actuel des moutons , & de leur donner la même éducation que les Anglois donnent aux leurs ; perfectionnons, multiplions cette race, croisons-la avec des béliers de race

Angloise pure ; nous avons des pâturages aussi bons qu'eux , notre température n'est pas plus froide , nous aurons les mêmes résultats.

Rendons également hommage au zèle de M. Daubenton : il s'occupe en silence de l'amélioration de nos espèces de bêtes à laine ; il croit qu'il ne sera jamais possible d'y parvenir qu'autant que les Bergers seront instruits ; à cet effet , il a établi une école pour eux ; il leur apprend , l'expérience sous les yeux , que les Bergers sont la première cause de l'appauvrissement de la laine : il ne reste plus qu'à distribuer de bons béliers aux Propriétaires qui auront des Bergers à l'école de M. Daubenton ; attendons de la sagesse de l'Assemblée

Nationale les secours que la Société royale d'Agriculture vient de réclamer auprès des Législateurs , dans une adresse toute patriotique , sur ce grand objet d'utilité publique.

Du Lait de Brebis.

On juge aisément que le lait de brebis possède les qualités requises lorsqu'il est blanc & assez épais, & que la mère est en bonne santé ; mais dès qu'il est bleuâtre, gluant, jaunâtre ou clair, c'est un signe, comme pour le lait des autres femelles, qu'il ne vaut rien.

On ne risque rien de traire les brebis dont la laine est de mauvaise qualité ; mais il ne faut pas traire celles qui ont de bonne laine, & principalement

les brebis dont on veut relever & maintenir la race , à moins qu'elles ne soient soupçonnées d'être affectées de maladies produites par des humeurs trop abondantes ; mais alors il faut jeter ce lait comme mal-sain.

On fait que de toutes les espèces de fromage qui se fabriquent dans le Royaume , celui de Roquèfort en Rouergue est un des plus recherchés ; le lait de brebis en fait la base : sa supériorité d'ailleurs est bien connue , puisqu'elle est consacrée par cet ancien proverbe : *Beurre de vache , caillé de chèvre , & fromage de brebis.*

ARTICLE III.

Du Bouc & de la Chèvre.

CES animaux domestiques, dont le bouquetin & le chamois sont les races sauvages, ont, comme le taureau & la vache, le béliet & la brebis, quatre estomacs, & doivent par conséquent être rangés dans la classe des ruminans.

Si l'espèce de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chèvre pourroit y suppléer; agile, robuste, caressante, familière, susceptible d'attachement, elle est répandue dans presque toutes les parties du globe.

C'est dans les lieux qui n'offrent, presque de tous côtés, que l'image

effrayante de la stérilité ; c'est sur les côteaux montueux couverts d'arbusles ou tapissés d'une herbe trop courte pour suffire à la nourriture de la vache ; c'est enfin dans les landes & les friches que le bouc & la chèvre se plaisent le mieux, qu'ils procurent le moyen de tirer un parti avantageux de ces terrains incultes qui ne seroient propres à aucune autre chose ; dans un pays plat , ces animaux se portent mal , & leur chair est de mauvaise qualité.

Le pays que la bonne Fermière habite a une situation plus heureuse ; & si elle s'est déterminée à admettre ces animaux au nombre de ceux qui composent ses troupeaux , c'est plutôt par un sentiment de reconnaissance ,
que

que par rapport au profit qu'elle en espère ; une tante , qui avoit pris soin de son enfance , n'avoit jamais sucé d'autre lait que celui d'une chèvre , & elle a voulu que cette circonstance rappelât souvent à son cœur sensible de précieux souvenirs.

On ne peut lire , sans être vivement ému , le récit des services de ces animaux utiles , de leur empressement à venir offrir leur lait aux enfans qu'ils ont adoptés , de la manière avec laquelle ils enjambent le berceau & mettent leur pis à la portée de leurs nourrissons ; pourroit-on être indifférent à ce trait d'une chèvre qui quittoit le troupeau trois fois par jour , & accouroit d'une lieue pour allaiter son nourrisson , qu'il fût

de poser à terre dès qu'on la voyoit paroître.

Choix du Bouc & de la Chèvre.

Un bouc propre à la reproduction de son espèce doit avoir la taille grande, le col court & charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuisses grosses, les jambes fermes, le poil épais & doux, la barbe longue & bien garnie.

Quant au choix de la chèvre, celle dont le corps est grand, la croupe large, les cuisses fournies, la démarche légère, les mamelles grosses, le pis long, le poil doux & épais, est ordinairement réputée la meilleure.

Le bouc peut engendrer à un an, & la chèvre dès l'âge de huit mois;

les fruits de cette génération précoce sont foibles & défectueux ; il faut attendre que chacun ait au moins deux ans ; ils sont l'un & l'autre fort lascifs ; un seul bouc peut suffire à cent cinquante femelles ; on lui donne la même jusqu'à trois fois , pour s'assurer qu'elle est pleine ; mais alors il faut bien nourrir le mâle ; afin qu'il répare ses forces à mesure qu'il les épuise ; sa lubricité le fait bientôt vieillir.

De l'union du bouc & de la brebis, on obtient des métis qui ne diffèrent guère des agneaux que par la toison : au lieu d'être de laine , elle est de poil.

Les chèvres veulent être , ainsi que les autres animaux , tenues pro-

prement, l'humidité & la fange les rendent languissantes & malades; c'est pourquoi il faut que leur étable soit netoyée tous les jours, & garnie de litière fraîche durant l'hiver, car elles n'en ont pas autant besoin l'été.

Des Chèvres avant & après qu'elles ont chevroté.

Les mois d'Octobre & de Novembre doivent être préférés pour l'accouplement des chèvres, parce qu'il est bon que les petits trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commencent à paître pour la première fois: elles portent cinq mois, & mettent bas au commencement du sixième, un, quelquefois deux & trois chevreaux. Pendant la gestation des chèvres,

il faut prendre garde de ne point les laisser souffrir de la soif, avoir soin de leur donner de bon foin quelques jours avant & après qu'elles ont chevroté ; car, dans les autres tems, on est toujours à la campagne de quoi les nourrir sans qu'il en coûte rien.

Il est essentiel encore de les aider dans leur accouchement, qui est presque toujours laborieux : les douleurs qu'elles éprouvent en chevrotant, les font souvent périr, qu'on ne néglige de leur prêter des secours.

Il arrive souvent que l'arrière-faix ne suit pas le chevreau ; dans ce cas, il faut faire avaler à la mère un bon verre de vin, & ajouter à la boisson ordinaire un peu de sel, la tenir bien chaudement, & lui bassiner le ventre.

avec une décoction de plantes émollientes , afin de relâcher les parties , & de prévenir l'inflammation.

Du Chevreau ou Cabrit.

Dès qu'il est né , la chèvre doit l'allaiter pendant un mois ou six semaines : la petite espèce est sevrée à deux mois , & la grosse à cinq semaines ; mais on ne doit lui ôter le lait qu'à mesure qu'il commence à se faire aux autres nourritures, telles que les jeunes bourgeons, de la bonne herbe , du foin choisi ; alors il est bon à manger , & les Rôtisseurs des cantons où il y a des troupeaux nombreux de chèvres, vendent les chevreaux par quartier, & les servent pour des agneaux. Ils exigent les mêmes

soins dans leur éducation, & les mêmes remèdes dans les maladies.

Parvenus à l'âge de six à sept mois, ils entrent quelquefois en rut : c'est pour cette raison qu'il faut les couper à cet âge, lorsqu'ils ne sont pas destinés à féconder un troupeau ; cette opération produit l'effet général observé chez tous les animaux qui la subissent : ils deviennent plus volumineux, leur chair est plus grasse, plus succulente & plus tendre.

• *Da Lait de Chèvre.*

Quoique le lait de chèvre ressemble beaucoup au lait de vache, il ne sert cependant en nature que comme médicament ; on n'en retire pas de beurre, parce qu'il n'est pas aussi délicat ; mais

les fromages , connus à Lyon sous le nom de *fromage du Mont-d'or*, sont préparés avec le lait de chèvre ; ce lait entre aussi dans la composition du fromage de Sassenage en Dauphiné , l'un des plus renommés du Royaume.

Peut-être que nos fromages acquéreroient un goût plus fin & plus délicat , s'ils étoient toujours le résultat de plusieurs espèces de lait ; les bons pâturages dépendent autant de la nature du sol & des aspects, que de la variété des plantes dont ils sont composées ; le meilleur miel n'est pas toujours celui que l'abeille va recueillir sur une seule plante.

Au reste, les expériences modernes autorisent la bonne Fermière à penser que les cantons qui prétendent que ,

relativement à la qualité & à l'abondance du beurre & du fromage, la manipulation fait tout, & non les pâturages, sont dans une grande erreur; on reconnoît bien visiblement l'influence des plantes sur la nature de ces deux produits, comme aussi celle des procédés employés à les fabriquer, & l'on ne sauroit douter que, si cette branche d'Economie rurale étoit mieux soignée par-tout, nous n'aurions pas dans le Royaume tant de fromages communs & de mauvais beurres.

Nourriture des Chèvres.

Faciles à nourrir, elles sont encore moins exposées aux maladies que la brebis : elles ne craignent pas, comme

celle ci, une trop vive chaleur ; elles dorment au soleil sans en être incommodées, ne s'effrayent pas des orages, ne s'impatientent point à la pluie, & le froid seul leur est nuisible.

Les arbrisseaux chargés de ronces, les herbes les plus grossières, les racines, les friches, les montagnes les plus escarpées, leur offrent autant de pâture qu'il en faut, sans que rien les incommode, & jamais chèvre ne mourut de faim, parce que jamais l'herbe n'est assez courte pour que cet animal ne trouve pas à brouter.

A la vérité, les avantages de la chèvre sont balancés par les torts qu'elle peut faire dans les blés, les vergers & les bois ; il est prouvé que les taillis & les arbres dont elles broutent les

jeunes pousses & les écorces tendres avec avidité, périssent presque tous par la dent de ces animaux, qui est très-pernicieuse; il existe heureusement une espèce de harnois, au moyen duquel il est possible de concilier la conservation des chèvres avec celle des bois, sans se priver du pâturage qu'elles y trouvent.

Le bouc & la chèvre habitent volontiers avec les moutons : conduits ensemble, ils les précèdent toujours; mais c'est très-mal entendre ses intérêts que de laisser courir les chèvres, quand on en élève un certain nombre pour leur produit : l'expérience a démontré que celles qui ne sortent pas de l'étable donnent plus de lait que celles qui courent; on les y

nourrit avec de petites branches d'arbres, des herbes, des choux, des raves, des navets & des pommes de terre.

La chair des boucs & des chèvres, quoiqu'un peu dure, sert cependant encore d'aliment, sur-tout quand ces animaux ne sont pas trop vieux, & qu'ils ont été coupés; on les vend ou on les tue: on en fait la provision de la cuisine, & on tire beaucoup de suif. On connoît les différens usages que l'on fait du poil & de la peau de chèvre: son fumier est sec & chaud comme celui des brebis; il convient par conséquent aux terres grasses & humides.

ARTICLE IV.

Du Cheval & de la Jument.

LE cheval, cet animal fier & courageux qui partage avec l'homme les fatigues de la guerre, la gloire des combats, les plaisirs de la course & de la chasse, ne peut & ne doit être considéré ici que relativement aux services qu'il rend à l'Agriculture.

Personne n'ignore que les chevaux prennent de l'attachement les uns pour les autres, qu'ils vont par troupe, & se réunissent par le seul plaisir d'être ensemble ; leur tendresse réciproque est si grande, qu'elle étonne la raison ; on assure qu'un vieux cheval de monture ne pouvant plus broyer

sa paille ni son avoine , les deux chevaux placés habituellement à côté de lui , les broyoient & les jetoient devant cet animal , qui ne subsistoit que par leurs soins pleins de compassion.

L'Europe entière , & les autres parties du monde , fournissent des chevaux ; il est prouvé aussi que les climats plus chauds que froids , & sur-tout les pays secs , conviennent le mieux à leur nature , que leurs caractères & leurs qualités en dépendent , ce qui les fait distinguer en diverses races , dont la description seroit étrangère dans cet Ouvrage ; la bonne Fermière a lu , avec d'autant plus d'intérêt , le Mémoire de M. Flandrin , sur la possibilité d'amé-

liorer les chevaux en France, qu'indépendamment de la réputation méritée de l'Auteur, ce Mémoire a obtenu l'approbation de la Société royale d'Agriculture.

Choix de l'Étalon & de la Jument.

L'étalon, c'est-à-dire le cheval mâle, doit réunir, autant qu'il est possible, les différentes qualités propres à son espèce, & être exempt de certains défauts qui la détériorent; il en est qui doivent le faire rejeter, parce qu'ils se perpétuent & se transmettent à sa postérité; de ce nombre sont tous les vices de conformation, dans les os, le caractère hargneux, rétif & ombrageux; il faut aussi qu'il soit docile, ardent, agile, qu'il ait

de la sensibilité dans la bouche , de la liberté dans les épaules , & de la souplesse dans les hanches.

Il faut qu'une jument poulinière ait de la beauté dans la tête , l'encolure & le poitrail , du corps & du ventre , qu'elle soit excellente nourrice, qu'elle ait trois ans au moins pour que son fruit soit vigoureux & parfait : elle doit être plus basse que l'étalon , lui être assortie le plus qu'il sera possible , & empêcher qu'elle ne soit saillie sans être en chaleur , autrement elle ne seroit jamais fécondée.

Les étalons doivent toujours être nourris à l'écurie , & entretenus dans un exercice modéré jusqu'au tems de la monte , qui dure ordinairement depuis le commencement d'Avril jus-

qu'à la fin de Juin : on ne leur permet aucun exercice pendant ce tems ; on les nourrit abondamment & on les panse , afin d'augmenter leur ardeur ; le même étalon peut , durant trois mois , servir dix-huit à vingt jumens : les gros chevaux prennent leur accroissement dans le cercle de trois à quatre ans , & sont ordinairement vieux de seize à vingt ans.

Écurie.

Comme les chevaux transpirent beaucoup , il faut que l'air circule librement dans le lieu destiné à leur demeurer.

Pour rendre l'écurie plus saine , elle a cru devoir l'élever en pente de deux pouces au-dessus du sol , l'éloi-

gner des toits à porc , des poulailliers , & laisser à chaque cheval quatre pieds environ de largeur , afin qu'il ait la faculté de se coucher , de se relever , sans incommoder le voisin ; on peut , d'après cette mesure , proportionner l'étendue qu'il est nécessaire de donner à l'écurie.

*De la Jument avant & après avoir
pouliné.*

On doit alors la nourrir suffisamment avec de bon foin , de la farine d'orge & de l'eau blanche : lorsque le ventre commence à s'appesantir , il faut la séparer des jumens qui ne sont pas pleines , & qui pourroient la blesser.

Les jumens mettent bas au commencement du douzième mois ; la

plupart restent debout dans l'accouchement ; & après quelques efforts , elles jettent leur poulain qui , en tombant , rompt le cordon ombilical , & donne une secousse à l'arrière - faix pour en favoriser la séparation & la sortie ; cette operation s'exécute sans effusion de sang : le cordon se détache & tombe par la suite.

Dans l'accouchement naturel , le poulain présente la tête la première ; s'il est mal tourné , & qu'il se présente par une autre partie , on le remet en situation avec la main ; lorsque la mère manque de force , ou que le poulain est mort , on le tire avec des cordes , après avoir fait entrer de l'huile dans la matrice , pour lubrifier le passage & faciliter la sortie.

Du Poulain.

Dès qu'il est né, la mère le lèche, l'essuie ; & deux jours après, il est assez ferme pour pouvoir marcher ; mais on ne doit le toucher, le manier qu'à l'âge de deux ans, parce que sa foiblesse pourroit en souffrir.

Il convient aussi de le rendre familier sans le tourmenter, de le tenir proprement & parfaitement libre, pour que le jeune animal se développe promptement, de le bien nourrir, ainsi que la jument qui allaite, & de se garder sur-tout de la faire travailler, dans la crainte que son lait ne s'échauffe.

Le poulain, habitué insensiblement aux alimens solides, tête moins fré-

quemment, & peut être sevré, sans inconvénient, à l'âge de six mois : l'usage du lait, plus long-tems continué, rend l'animal flasque, mou, & fatigue la jument ; on diminue peu à peu sa nourriture.

Le premier poulain d'une jument n'est jamais aussi étoffé que ceux qu'elle produit par la suite : il est utile qu'il naisse au printems, afin qu'il puisse sucer un bon lait, & acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant.

Du Lait de Jument.

Sa fluidité ordinaire paroît plus considérable que celle des autres laits usités ; par le repos, il se recouvre d'une crème de couleur jaunâtre ;

agité, il ne fournit point de beurre : le fromage y est peu abondant, sans continuité, & fort analogue à celui que donne le lait de femme.

Si le lait de jument possède réellement la propriété très-nutritive qu'on lui a attribué, il semble qu'elle dépend moins de l'abondance des principes qui entrent dans sa composition, que de la véritable manière dont ils y existent ; la difficulté de s'en procurer une grande quantité, & son défaut d'usage, sont vraisemblablement les causes principales de l'espèce d'indifférence qu'on a eue pour l'examiner.

Il est cependant le premier qu'on se soit avisé de soumettre à la fermentation vineuse ; ce sont les Tartares Russes qui ont tenté les moyens

pour en venir à bout : sans doute que, dénués de ressources que nous avons en abondance pour nous procurer de l'esprit ardent, ils ont été conduits, par le besoin & par le hasard, à cette découverte ; mais dès que le procédé de ces Peuples a été connu parmi nous, on l'a rectifié & appliqué au lait de vache, de brebis & de chèvre, qui tous fournissent également, par la fermentation & la distillation, de l'eau-de-vie, puisqu'ils ont tous une substance analogue au sucre.

Des Poulains destinés à être hongrés.

A deux ans on sépare les poulains mâles des poulains femelles, parce qu'ils commencent à sentir leur sexe,

sur-tout s'ils sont bien nourris & vigoureux : les saisons les plus convenables pour les couper sont le printemps & l'automne : le froid & les vives chaleurs sont contraires à cette opération ; elle leur enlève beaucoup de force, de courage & de fierté ; en revanche , ils acquièrent de la douceur, de la tranquillité & de la docilité : alors ils hennissent moins fréquemment, & dorment plus longtemps.

C'est à quatre ans qu'il faut commencer à faire travailler les poulains ; pour les accoutumer au labourage , le Cultivateur doit les attacher avec un cheval fait, & bientôt ils sont dressés à la charrue.

Les chevaux muent comme presque

tous les animaux couverts de poil , & cette mue a lieu une fois l'an , ordinairement au printems ; plus foibles alors que dans les autres tems , ils exigent du ménagement , plus de foin , & une nourriture plus abondante.

Nourriture des Chevaux.

Le foin , la paille , le son , l'orge , l'avoine , le maïs en grains ou en fourrage , entier ou concassé , la luzerne , le sainfoin , le trèfle , les plantes légumineuses , font la nourriture la plus commune de ces animaux dans les deux Mondes.

Le cheval boit plus avidement qu'il ne mange , & il faut lui laisser la liberté d'étancher sa soif à plusieurs

reprises, sur-tout après une course ; il est nécessaire encore que l'eau ne soit pas trop fraîche, dans la crainte qu'elle ne lui occasionne des coliques, & qu'il ne s'enrhume : on ne le fait boire qu'une heure avant la fin du travail, & deux avant qu'il ne le commence.

Un moyen de nourrir les chevaux avec économie, c'est de faire hacher une très-petite quantité de foin avec de la paille, il en résulte un mélange admirable pour leur bon entretien, & sont moins sujets aux maladies que l'excès du foin seul procure.

L'enveloppe coriace de l'avoine, sa surface polie & luisante, sa forme allongée, mettent cette semence dans le cas de glisser en partie sous la dent ;

du cheval, sans avoir subi la mastication, de séjourner dans l'estomac sans y être attaqué par les sucs digestifs, & de passer en entier dans les excréments, sans avoir, par conséquent, rien fourni d'alimentaire.

Pour remédier à ces inconvéniens bien connus, & épargner en même tems sur la nourriture, la bonne Ferrière a recommandé expressément à l'Econome de tenir la main à ce que l'avoine soit toujours gonflée & ramollie par l'eau, avant de l'administrer aux chevaux : souvent il la faut concasser & rapprocher de l'état de gruaux, lorsqu'il s'agit de relâcher ces animaux ruinés.

Les pommes de terres mêlées avec
du foin, & données par degrés

dans une proportion semblable à celle de l'avoine, les soutiennent aux travaux du labourage, comme leur ration ordinaire : une fois que l'habitude en est contractée, ils grattent du pied quand ils voient arriver le panier qui les contient ; souvent ces racines cuites, mêlées avec des farines inférieures, & données sous forme de pain aux chevaux, leur deviennent une nourriture fort salutaire, & encore plus économique.

Dans une ferme un peu aisée, il est à propos d'avoir toujours un bidet ou cheval de peu de valeur : il s'entretient presque sans frais autour des granges, tout l'hiver, quand on y bat ; en été, dans quelques vergers avec les vaches, & en tout tems avec le

reste des chevaux dans l'écurie. Ce bidet, à toutes mains, est fort utile pour aller plus promptement à la ville chercher les secours nécessaires dans les maladies & les accidens qui surviennent aux gens & aux bestiaux.

ARTICLE V.

De l'Ane & de l'Aneffe.

ON ne peut guère se passer non plus, à la campagne, d'un autre animal domestique non moins essentiel, & qui n'est pas aussi coûteux que le cheval : c'est l'âne, dont le service ordinaire consiste à porter au marché les œufs, le beurre, le fromage, la volaille & les autres denrées qu'on y va vendre, à rapporter au retour certaines provisions, & à aller chercher aux champs les légumes pour la cuisine, & les herbages pour les autres animaux; cependant, malgré tous ses services, l'âne, comme tout ce qui

est simplement & modestement utile, devient souvent l'objet de nos injustes mépris.

Cependant , tous les reproches qu'on peut faire , avec quelque fondement , à l'âne , sont rachetés par une réunion de bonnes qualités ; il est patient , laborieux , sobre , facile à nourrir : il porte de gros fardeaux , relativement à son volume ; sa marche étant très-assurée dans les chemins mêmes les plus mauvais , & au bord des précipices , il peut servir de monture , tirer la charrue dans les terres légères , & procurer un engrais pour les terres fortes & humides ; il ne se couche que quand il est très-fatigué ; sa santé est plus ferme que celle du cheval ; infiniment moins délicat que

cet animal, il est aussi moins exposé aux maladies, dont il partage néanmoins les principales.

L'âne peut vivre vingt-cinq à trente ans ; mais rarement parvient-il au bout de sa carrière : il meurt toujours excédé par les fatigues, les travaux & les mauvais traitemens : il est susceptible d'attachement ; & quoiqu'il n'ait pas une bonne réputation en fait de science, on en a vu d'assez instruits pour donner un petit spectacle ; la bonne Fermière, qui a pour cet animal une estime toute particulière, est parvenue à empêcher son Meunier de le battre, en lui lisant seulement l'éloge que *Buffon* en a fait : elle croit même que si, de bonne heure, il étoit mieux traité, il conserveroit

peut-être la vivacité & la docilité qui le caractérisent dans son enfance.

Du choix de l'Ane & de l'Anesse.

C'est principalement de l'âne étalon que dépend la beauté de l'espèce : il doit être de belle taille, bien quarré, ayant les yeux pleins, vifs & bien fendus, de grandes narines, le col long, le poitrail large, la croupe plate, la queue courte, le poil lisse, un peu luisant & d'un gris foncé ; il faut qu'il ait au moins trois ans, & qu'il n'en passe pas dix, pour l'accouplement.

L'ânesse doit être choisie d'un corsage large, & d'une taille avantageuse : elle est plus précoce & toute aussi lascive que le mâle ; c'est pour

cette raison qu'elle est très-peu féconde , & que même son accouplement ne seroit jamais fructueux, si on n'avoit soin de lui ôter promptement l'irritation du plaisir , en lui donnant des coups pour calmer ses convulsions amoureuses.

L'accouplement se fait depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juin ; s'il avoit lieu avant ce tems , l'ânon qui viendrait l'année d'après , pourroit souffrir de la rigueur de la saison encore froide , & la mère manquer de la nourriture nécessaire à l'allaitement.

L'âne s'accouple avec la jument , & le cheval avec l'ânesse , d'où résultent les mulets , & sur-tout de l'accouplement de l'âne avec la ju-

ment ; ces animaux sont d'autant plus précieux , qu'ils vivent & se maintiennent vigoureux dans les différens climats , qu'ils servent à la selle , à la charrette & au labourage , que leur nourriture n'est pas dispendieuse , & qu'ils sont moins exposés aux maladies.

L'âne s'accouple aussi avec la vache , & l'ânesse avec le taureau ; il en provient le *jumart* , animal regardé comme chimérique , à cause des particularités qui tiennent presque toutes de la Fable : il n'a ni cornes , ni brâgles fendus , ni quatre estomacs.

De l'Ânesse pleine , & après avoir mis bas.

Lorsqu'elle est pleine , la chaleur

celle, & en vain l'étalon en approcheroit, il seroit repoussé vigoureusement ; dans cet état , il faut bien nourrir l'ânesse , éviter de la surcharger & de lui donner des coups sous le ventre, dans la crainte de nuire au fœtus & d'occasionner l'avortement ; elle porte onze mois , & met bas le douzième.

Il arrive souvent que l'accouchement est laborieux & difficile ; on le favorise en mettant le petit en situation, en donnant à la mère des relâchans, & souvent en la faisant saigner ; s'il est mort, il faut le tirer avec des cordes, après avoir introduit un peu d'huile dans la matrice, pour en favoriser la sortie.

Le véritable moyen que la Ménagère
emploie

emploie pour réparer les forces de l'ânesse après sa gestation, c'est de lui donner, pendant quatre ou cinq jours, de l'eau tiède, contenant une jointée de farine de froment, du foin de bonne qualité, de la conduire dans d'excellens pâturages pour augmenter son lait, & ne pas la faire travailler trop tôt.

De l'Anon.

A peine est-il né, que la mère le lèche pour le sécher : peu de tems après, il se tient debout, chancelle, & ne tarde pas à se soutenir; on peut le sevrer au bout de six mois.

Le foin est sa première nourriture : deux livres lui suffisent les premiers jours, en augmentant insensiblement;

le son & les herbes fraîches lui sont encore très-bons.

Il faut le garantir du froid & de la pluie, ne l'envoyer au pré que quand le soleil aura dissipé la gelée blanche ; à trente mois on le coupe, & c'est aussi l'époque de le dresser de la manière suivante.

Est-il destiné à la monture, on lui met une selle sur le dos, avec un bridon dans la bouche : un homme le tenant par les rênes du bridon, le fait sortir sur un terrain uni, en le caressant de tems en tems ; lorsque l'animal vient vers celui qui le tient, c'est le tems de le monter & de descendre dans la même place sans le faire marcher : cet exercice ayant été fait jusqu'à l'âge de trois ans, on

le monte alors comme un cheval.

L'âne est naturellement plus épais, plus lourd, plus lent à la destination de la charrue & de toute espèce de transport : pour le dresser, on le tient également par le bridon, & on le fait marcher en le traitant avec douceur : quelques jours après, on lui met un bât avec un léger fardeau dessus, pour l'accoutumer insensiblement à un travail proportionné à son âge & à sa force ; dès qu'il a atteint trois ans & demi ou quatre ans, l'âne est soumis aux travaux, & il doit être ferré.

Lait d'Anesse.

Après le lait de vache, c'est le lait d'ânesse dont la Médecine tire le

meilleur parti : l'usage s'en est conservé depuis les Grecs jusqu'à nous ; son analogie avec le lait humain , constatée aujourd'hui par l'expérience & l'observation , le rend infiniment recommandable dans une infinité de circonstances où elle s'en est servi pour ses enfans , & nos Lecteurs ne seront pas fâchés de connoître les observations qu'elle a faites en le conseillant à différentes personnes qui sont venues rétablir leur santé au sein de l'amitié la plus tendre & la plus éclairée.

Le lait d'ânesse est , parmi les différentes espèces de lait , un de ceux qui contient le moins de crème , & par conséquent de beurre : ce beurre est toujours d'un blanc mat , quelle

que soit la saison où on l'obtienne ; il rancit aisément, & n'a jamais de solidité : la substance qui constitue le fromage, est toujours sous forme de molécules extrêmement fines ; elle se sépare du petit-lait par le simple repos, sans qu'il soit nécessaire d'attendre qu'il devienne aigre ; cette double propriété appartient également au lait de femme & de jument.

Le lait contient des parties volatiles qu'il perd en le faisant chauffer à différens degrés jusqu'à l'ébullition ; ses propriétés alors sont absolument distinctes du même lait doué de sa chaleur naturelle, & tel qu'il sort du pis de l'animal ; la bonne Fermière, pénétrée de cette vérité, recommande de ne jamais faire bouillir le lait lors-

qu'il s'agit de l'administrer comme médicament, parce que les parties les plus saines & les plus balsamiques s'évaporent.

Les anciens Médecins, toujours attentifs au choix des pâturages, recommandent à ceux qui prennent le lait comme remède, de nourrir l'animal de plantes appropriées à la nature de leurs maladies, de faire en sorte qu'elle soit jeune, bien en chair, qu'elle n'ait pas été couverte depuis sa dernière gestation ; mais comme il arrive une espèce de révolution quand on change tout-à-coup le régime, elle avertit les femmes qui nourrissent d'être circonspectes sur le choix de leurs alimens, & sur la nécessité de continuer l'usage de ceux qui leur sont

les plus salutaires ; qu'elles apprennent, pour ne jamais l'oublier, que le zèle empressé des mères pour allaiter leurs enfans ne suffit pas, qu'il faut encore pour remplir les fonctions qu'impose un devoir aussi sacré, écarter de ce qui constitue leur repas tout ce qui est capable de hâter la putréfaction des humeurs, lorsqu'elles y ont déjà la plus grande tendance ; que le lait dont les hommes font usage dans les différentes circonstances de la vie, provient d'animaux qui tous vivent de substances végétales.

Mais lorsqu'on desire avoir une qualité constante de lait, il faut continuer d'administrer aux bestiaux les mêmes fourrages, ce qui ne doit pas être indifférent pour des malades sou-

mis au régime lacté : combien de fois n'arrive-t-il pas que ce fluide , après leur avoir réussi pendant quelques jours , produit tout-à-coup du malaise , des anxiétés si considérables , qu'ils sont forcés , à leur grand regret , d'en abandonner l'usage ?

Nourriture de l'Âne.

Il est sobre sur la qualité & la quantité de nourriture ; content des herbages les plus durs & les plus désagréables que les autres animaux laissent & dédaignent , tous les pâturages lui conviennent ; les chardons , les feuillages des buissons & des saules , les brins de sarment , suffisent à sa subsistance : la paille l'engraisse ; il mange le chaume : le foin est pour

lui un aliment de choix ; du son , de la farine détrempée , & de l'avoine , réparent ses forces quand elles sont épuisées.

Plus délicat sur la boisson que sur la nourriture , il lui faut une eau pure & claire ; mais il en use comme des alimens , avec beaucoup de sobriété ; il se roule souvent sur le gazon & sur la fougère , & n'est ardent que pour le plaisir ; comme il aime avec une espèce de fureur , il a aussi , pour sa progéniture , le plus fort attachement ; il reconnoît les lieux qu'il a coutume d'habiter , les chemins qu'il a fréquentés , & ne brait que quand il est pressé d'amour ou d'appétit.

La sécheresse & la dureté de sa peau le rendent bien moins sensible

que le cheval au fouet & à la piquûre des mouches : elle sert à faire des eribles, des tambours, des souliers, & le cuir connu sous le nom de *chagrin*.

Il y a parmi les ânes différentes races, comme parmi les chevaux ; mais que l'on connoît moins, parce qu'on ne les a ni soignés, ni suivis avec la même attention ; seulement on ne peut guère douter qu'ils ne soient originaires des climats chauds, car ils sont d'autant plus petits & moins forts que les climats sont plus froids.

ARTICLE VI.

Du Verrat & de la Truie.

CES animaux appartiennent à tous les climats, & prospèrent dans tous les cantons; contens de tout, pourvu qu'ils soient pleins, ils ont une gourmandise qui leur fait dévorer indistinctement ce qui se présente, leur progéniture même au moment où elle vient de naître.

L'utilité générale dont est le cochon dans la cuisine, est incalculable; & pour peu qu'on ait demeuré à la campagne, on connoît le prix d'avoir chez soi une viande toujours prête à nourrir les gens d'une ferme, ou à assaisonner les légumes.

Tout le monde est d'accord sur les profits qu'on retire du cochon, de ce quadrupède véritablement singulier par sa conformation & ses habitudes; tout sert dans cet animal, sa chair fraîche & salée, le sang, les intestins, les viscères, les pieds, la langue, les oreilles, la graisse, le lard, parent nos festins & servent à nos repas domestiques; ses foies nous donnent des vergettes & des pinceaux: sa peau recouvre nos malles.

Du choix du Vêrat & de la Truie.

Ce choix n'est pas indifférent pour se procurer une belle qualité d'éleve: il faut que le vêrat ait la tête grosse, les yeux petits & ardents, le cou grand & gros, les jambes courtes &
grosses,

grosses , les soies épaisses ; un seul peut suffire à vingt truies ; mais il convient de le borner à dix , pour avoir une race plus robuste ; & quoiqu'il soit amoureux dès l'âge de six mois , il n'est cependant de bon service qu'à dix-huit mois , deux ans : il peut continuer de propager son espèce jusqu'à quatre & cinq ans.

Il faut choisir une truie bâtie sur ce modèle , d'un naturel tranquille , & d'une race féconde : elle doit avoir le corps alongé , fort large des reins & des épaules , ainsi que des oreilles , le ventre ample , les mamelles longues & nombreuses , des soies naturellement blanches & douces ; elle peut , comme le vérat , produire à un an ; mais il vaut mieux attendre deux ans ,

sans quoi la première portée est foible & imparfaite.

La truie est, pour ainsi dire, en chaleur toute l'année, & elle ne fuit point l'approche du mâle, quoi qu'elle soit pleine; cet état est caractérisé par des accès & par des mouvemens immodérés, qui finissent par la vautrer dans la boue; elle porte quatre mois, met bas le cinquième; bientôt elle recherche le mâle, devient pleine de nouveau, & produit par conséquent deux fois l'année.

Quand la truie n'a point de penchant à prendre le verat dans le tems qui convient le mieux, on l'y excite en mêlant à sa nourriture du matin & du soir un peu d'avoine grillée : la

portée ordinaire est de dix à douze petits ; lorsque la truie en fournit moins, il faut s'en défaire.

De la Porcherie.

Sa grandeur doit être proportionnée à la quantité de cochons qu'on veut y renfermer : il faut qu'elle soit tenue bien chaude pendant l'hiver, & toujours garnie d'un baquet de pierre & d'un grès tout autour, à la hauteur de deux pieds au moins.

Quelques Auteurs ont avancé que les cochons se plaisoient dans l'ordure : c'est une erreur ; ces animaux, à la vérité, sont fort sales, & paroissent contents d'être vautrés dans la fange ; mais ils n'engraissent jamais bien dans la malpropreté : il faut

nettoyer souvent leur habitation , & y entretenir une bonne litière ; ces soins contribuent infiniment à les faire devenir gras & forts en peu de tems , à rendre leur chair plus fine , plus ferme , & à les conserver dans un état de bonne santé.

Du Porcher.

Le soin des cochons est confié à un ancien serviteur de la bonne Fermière ; comme ces animaux sont gourmands, indociles, & par conséquent difficiles à conduire, il ne peut guère en surveiller qu'une soixantaine aux champs.

Sa principale attention pour gouverner ce bétail , c'est d'empêcher qu'il ne fasse de dégâts dans les jardins

par des haïes & des murs , à veiller sur les truies pleines , à les renfermer à tems sous leur toit , à faire en sorte que le vérat ne blesse les mères , & que celles - ci , en cochonnant , ne mangent l'arrière-faix. Le Porcher a soin encore d'avertir du nombre des petits , mâles & femelles , que les truies qui cochonnent à - peu - près dans le même tems ont fourni , d'empêcher qu'ils n'aillent en têter d'autres que leur mère ; il met à part chaque truie & ses petits , & leur fait une marque à laquelle il puisse les reconnoître ; cette attention seule est souvent le salut de la portée.

*De la Truie pleine & après qu'elle
a cochonné.*

Lorsqu'on veut faire porter la truie deux fois l'année, il faut lui donner le mâle au mois de Novembre, afin que les petits naissent en Mars, & aient le tems de grandir avant l'hiver; on la fait couvrir une seconde fois au mois de Mai : plus tard les petits ne se fortifiant point, ils ne viennent jamais aussi beaux ni assez vigoureux pour résister aux rigueurs de la saison. Une truie conçoit presque toujours dès la première fois qu'elle a pris le vérat : il est bon cependant de les laisser ensemble quelque tems.

Dès que la truie est pleine, il faut séparer le vérat, dans la crainte qu'il

ne la morde & ne la fasse avorter , empêcher sur-tout qu'il n'en approche quand elle met bas , par la raison qu'il pourroit manger quelques - uns des nouveaux - nés : dans cet état , elle exige encore d'autres soins particuliers , une nourriture , plus souvent répétée qu'aux autres , sans néanmoins l'engraisser ; car elle feroit exposée à perdre la vie en cochonnant ; on renouvelle souvent sa litière ; son toit reste ouvert pour lui procurer du repos à son gré : il suffit seulement de l'y tenir renfermée trois ou quatre jours avant de mettre bas , & cette époque se manifeste au lait qui commence à arriver aux mamelles.

Au moment de la délivrance , on fortifie la mère truie , en lui donnant

un mélange d'eau tiède , de lait & de farine d'orge ramollie dans de l'eau , ou bien à demi-mouillée ; mais lorsqu'elle cochoûne pour la première fois , elle est sujette à manger ses petits : deux moyens peuvent l'en empêcher : le premier , de la nourrir par surabondance les deux ou trois jours qui précèdent celui où elle met bas ; le second , lorsque les petits sont venus , de leur frotter le dos avec une éponge trempée dans une décoction d'aloës ou de coloquinte.

Après avoir soustrait les petits à la voracité de la mère , il faut songer encore à les préserver contre sa maladresse , quand elle se couche dessus , & continuer à ne les pas perdre de vue pendant deux ou trois jours ,

pour faire têter les petits & bien nourrir la mère. Que de Propriétaires trompés, quand ils laissent ce soin à des agens peu exacts, qui rejettent toujours sur le défaut de fécondité de la truie, toutes les pertes, tous les accidens qu'eux seuls occasionnent par leur coupable négligence.

Des Cochonnets.

Privés de sentiment bien distinct, ils reconnoissent à peine leur mère, ou du moins sont fort sujets à se mêler hors de leur toit, à se méprendre & à têter la première truie venue qui leur laissera saisir ses mamelles, si on n'a l'attention de mettre chaque famille à part.

Les premiers soins donnés aux petits

les accourument à têter , & la mère se plaît à les allaiter ; la surveillance ensuite est moins active ; mais il faut encore les visiter de tems en tems , nourrir amplement , & pour ainsi dire à discrétion , la truie avec des racines cuites , telles que navets , pommes de terre dans du petit - lait & mêlées avec de la farine d'orge : ce mélange lui donne beaucoup de lait , & on lui laisse pour boisson de l'eau blanche dans un baquet peu profond , parce que souvent il est arrivé que les cochonnets y montent & se noient.

Dans le cas où la portée aura été nombreuse , & qu'elle se trouvera être de quinze à dix - huit petits , quoique la truie n'ait que douze mamelles , la Ménagère ne souffre pas

qu'elle les allaite plus de trois semaines : alors elle en supprime une partie ; c'est ce qu'on appelle cochon-de-lait, & dont il est bien aisé de se défaire à cet âge pour les manger, parce que leur chair est plus saine & plus délicate que quand ils n'ont que quinze jours.

Pour cet effet, on saisit le moment où la truie est absente, ou bien on la fait sortir de son toit, en flattant sa gourmandise par quelques poignées de grains, sans quoi il seroit difficile de se défendre de sa gloutonnerie ; on garde les mâles de préférence pour élever, parce qu'ils deviennent toujours plus vigoureux, & se vendent mieux que les femelles : sept à huit suffisent à la mère qui, soulagée dans

son allaitement , augmente d'autant la force de la famille des élus.

A mesure que les cochonnets se développent , on ajoute au lait chaud & sucré qu'on leur donne de tems en tems , quinze jours après leur naissance , de la farine d'orge , de seigle ou de maïs , dans la proportion de leur croissance , & autant qu'ils peuvent en digérer.

Sevrage des Cochonnets.

On commence à sevrer les cochonnets en leur donnant de tems en tems , en l'absence de la truie , de bon lait chaud d'abord , ensuite tel qu'il sort du pis , & les laissant promener dans la cour & aux champs pour les accoutumer insensiblement

à la nourriture ordinaire , & à suivre la mère.

Le mois étant révolu , on augmente leur nourriture , en ajoutant au lait de la farine d'orge , ou des fons & remoulages ; on ajoute à ce repas des choux , des pommes de terre , & autres racines potagères cuites , en continuant de les faire manger à part pendant plusieurs mois , afin de leur administrer une nourriture meilleure & plus abondante qu'aux cochons de la basse-cour , qui pourroient , en la leur disputant , les estropier.

Ce n'est absolument qu'en nourrissant & soignant bien les cochonnets , qu'on parvient à avoir de bons élèves : alors , on fait un triage de ceux qu'on

veut garder, & on vend le reste. Quel profit pour le Fermier intelligent, quand il a quelques truies bien fécondes, lorsqu'il vend les petits comme cochon-de-lait ou pour le petit-salé, & qu'il les élève pour engraisser ou pour faire race !

Des Cochons.

Quand la truie est grasse, & qu'elle a fait plusieurs portées, elle se nomme *coche*, & les cochonnets ne s'appellent *cochons* qu'après avoir subi l'opération qui les empêche de se reproduire.

C'est à quatre mois environ que l'opération dont il s'agit a lieu : elle se fait par incision au printems ou en automne, vu qu'il faut toujours éviter les chaleurs vives ou les grands froids,

qui rendroient également la plaie dangereuse ou d'une guérison difficile.

Après avoir choisi, dans le nombre des mâles & des femelles, les plus forts & les plus beaux de la portée, on coupe tous ceux qui ne sont pas destinés à faire race, sans quoi ils engraisseroient difficilement, & leur chair seroit dure, & moins bonne encore que celle du sanglier; les cochons qu'on doit élever de préférence sont ceux qui naissent au mois de Mars : en hiver, ils sont pincés par le froid, ce qui les empêche de croître.

Le terme de la fécondité des truies va plus loin que celle des vèrats : il faut l'interrompre à six années environ, parce que, passé ce tems, elles

prennent mal la nourriture & l'engrais : il en est de même des vérats, qui, à cinq ans, ne doivent plus être gardés pour le service de la basse-cour : ils subissent l'un & l'autre la même opération ; mais dès qu'elle est faite, il faut nécessairement les promener pendant deux heures, & les veiller de près ; car la fièvre momentanée qu'ils prennent, à cause de leur âge, leur fait rechercher l'eau : ils se jettent dedans, & ce bain leur donne toujours la mort.

* Cette précaution importante, qui n'est indiquée par aucun Auteur, a été bien recommandée par Madame de la Gettière, dans l'intéressant Mémoire qu'elle a adressé à la Société royale d'Agriculture, sur

l'éducation & l'engrais des cochons.

Quand l'opération a été faite au printems, on peut, l'automne suivante, mettre les cochons à l'engrais : il a lieu, pour le cochon destiné au petit-salé, au bout de huit à dix mois, & à dix-huit mois ou deux ans pour celui qui doit donner le lard ; ils croissent néanmoins beaucoup pendant quatre ou cinq ans ; mais il est rare qu'on laisse vivre tout ce tems un animal qui doit payer plutôt les soins de son maître, & qui n'est réellement utile qu'après sa mort.

Nourriture des Cochons.

Ils s'accoutument de tout pour leur nourriture : les fruits que les vents ont abattus, ceux qui sont gâtés

en partie, les choux, les navets, les carottes, le petit-lait, le lait écrémé, le lait caillé, les pois, les fèves, les tri-pailles, les lavures de vaisselle, le son, les grains de toute espèce, leur conviennent ; il faut seulement avoir grand soin de ne pas les laisser manquer d'eau dans la basse-cour ou aux champs : on s'apperçoit qu'ils ont soif à une toux sèche, & cette soif les maigrit infiniment.

Les cochons aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines sauvages, telles que panais, carottes, &c. assez abondantes dans les endroits humides & marécageux ; c'est pour trouver ces vers & couper ces racines qu'ils fouillent la terre avec leur boustoir, & qu'on les conduit en été dans

les endroits humides & marécageux.

Comme ils font beaucoup de dégâts, on les éloigne des terrains cultivés, pour ne les conduire que sur les jachères & dans les bois ; après la moisson, on les lâche dans les champs pour ramasser les égrainures, les épis ; en automne & pendant l'hiver, dans les bois, pour ramasser les glands, les fâines, les châtaignes & autres fruits sauvages qu'ils trouvent en abondance, & qui seroient perdus sans ce moyen ; au retour des champs on leur donne les lavures de vaisselle, du lait caillé, du son, des herbages, &c. pour les attirer au gîte.

Un champ de treffe est fort nourrissant pour les cochons ; mais il faut bien se garder d'y mener les truies

pleines, ce fourrage seroit capable de les faire avorter, & d'empêcher que les cochons ne mangeassent trop d'herbes, sur-tout dans le printems, ils en seroient incommodés; il faut, avant de les laisser sortir, leur donner bien à manger, & en faire autant le soir; à leur retour, ils romproient, dans le tems de la récolte, les haies des clos où ils se trouveroient renfermés pour aller dévorer les grains, si on ne leur donnoit des jougs qui leur en ôtent la puissance.

On les laisse paître deux fois par jour, à commencer au mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre: le matin, lorsque la rosée est dissipée, jusqu'à deux heures, & depuis deux heures jusqu'au soir; en hiver, ils ne sortent

qu'une fois, encore attend-on qu'il fasse beau tems ; dès qu'il survient un orage ou une pluie abondante, il est assez ordinaire de les voir désertter le troupeau les uns après les autres, s'enfuir en courant toujours, & criant jusqu'à la porte de l'étable : les plus jeunes sont ceux qui crient le plus & le plus haut.

Une manière de nourrir les cochons à peu de frais, c'est lorsque les pommes de terre ont acquis leur maturité, de diviser le champ où elles sont venues, au moyen de paillassades ou de claies portatives, & d'y laisser ensuite ces animaux, avec l'attention d'y mettre une auge pour les abreuver. En fouillant la terre, ils trouvent aisément le fruit qu'ils

aiment : on les transporte ensuite dans une autre place ; on fait que quelque soin qu'on se donne pour n'en plus laisser dans le champ où elles ont été récoltées , il devient également une ressource pour les cochons, si on les y conduit plusieurs jours de suite.

Engrais des Cochons.

Il n'y a pas de si petits Cultivateurs dans le voisinage de la bonne Fermière , qu'elle n'ait déterminés , par ses encouragemens , à nourrir & engraisser quelques cochons pour les besoins de leur ménage.

Elle entretient , à cet effet , chez elle deux vérats , dont elle accorde gratuitement l'accouplement , à la charge , par ces Cultivateurs , de soi-

gnier leurs cochons de la même manière que les siens : c'est par cette voie que le bien s'opère , & que l'instruction se propage sans efforts , & pour ainsi dire sans frais.

L'automne est la saison que la Nature paroît avoir affectée au domaine de la graisse : on voit le gibier engraisser en peu d'heures ; les Chasseurs savent vous dire qu'il sera plus gras aujourd'hui qu'hier ; une journée un peu sombre , un brouillard épais , rendent souvent les grives , qui ne valaient rien , plus délicieuses que *Lucullus* ne pouvoit les manger ; alors il y a plus de fruits , la transpiration est moins considérable , l'air rafraîchi , en un mot , laisse mieux croître la graisse que le tems chaud.

Leur nourriture n'est pas coûteuse, ils trouvent les grains épars çà & là après les bestiaux qui les foulent aux pieds, ou qui échappent à la volaille, lesquels seroient perdus sans cet emploi; assez bien située pour tirer de ce bétail un profit bien assuré, la bonne Fermière a une cour séparée de celle à fumier, & élève un certain nombre de cochons, les tenir à l'air dès qu'ils sont hors de leur toit, & qu'ils ne peuvent aller aux champs : cette cour a une mare peu profonde.

Le lard d'un cochon engraisié uniquement par le gland, est toujours mol, facile à rancir : il fond à la moindre chaleur, prend mal le sel, & devient jaune en peu de tems, quand c'est la faine ou le fruit du hêtre

hêtre qui a été la base de leur nourriture ; mais il faut toujours terminer l'engrais par un farineux quelconque , c'est la nourriture qui leur plaît le mieux , qui leur fait prendre une graisse ferme & une chair blanche.

Il seroit difficile de trouver , parmi les racines , une nourriture plus substantielle qui paroisse plus propre à la constitution de ces animaux , aux vues qu'on a de les engraisser promptement & à peu de frais , comme les pommes de terre d'abord : on peut les leur donner seules & crues , mais coupées par tranches ; vers la fin de l'engrais , il faut les cuire & les mêler , selon les ressources locales , avec la farine de quelques grains , tels que le sarrasin , le maïs , l'orge , le seigle ,

les pois gris, les petites fèves cuites, pour en diminuer l'état humide & augmenter la consistance; pendant ces derniers tems on y mêle un peu de son, & on a soin qu'ils ne boivent que fort peu, qu'ils ne sortent plus de leur toit, & ne fassent aucun exercice, aucun mouvement.

Pour disposer les cochons à prendre graisse plus promptement, une saignée est quelquefois à propos: souvent on ajoute à leur manger de l'ivraie ou de la graine de jusquiame, pour les exciter au sommeil; mais une condition essentielle, c'est d'éloigner les grogneurs ou d'empêcher leur grognement, leurs agitations; en cassant leurs dents incisives, en fendant leurs narines; car le défaut de repos est

un grand obstacle à l'engrais des cochons : il faut qu'ils soient à l'abri de la lumière & du bruit, parfaitement bien nourris, & tenus proprement.

Dès qu'ils laissent de leur mangeaille, que leur appétit diminue sensiblement, ils ne tardent point à réunir toutes les conditions de l'engrais : il faut se hâter de les sacrifier, autrement la cachexie graisseuse, cette pléthore générale, pourroit donner lieu à une maladie connue sous le nom de gras fondu, & la mort en seroit bientôt la catastrophe.

A R T I C L E V I I .

Du Lapin & de la Hase.

MALGRÉ leur ressemblance avec le lièvre , ils en diffèrent infiniment : non-seulement les lapins s'accouplent plus souvent , produisent plus fréquemment & en plus grand nombre , mais ils ont aussi plus de sagacité & de ressources pour échapper à leurs ennemis ; ils passent la meilleure partie de la journée dans un état de demi-sommeil ; & s'il doit arriver un orage , ils l'annoncent par un empressement de sortir & de paître ; aussi distincts de forme & de mœurs , les lapins & les lièvres ont fort peu de liaisons entr'eux.

Le gibier n'a jamais été très-abondant dans le canton de la bonne Fermière depuis qu'elle vit sur ses héritages : indignée que, pour le plaisir particulier de quelques individus, on souffroit que les moissons des Cultivateurs laborieux fussent ravagées, elle leur a permis de le détruire, les lapins sur-tout, le fléau le plus terrible des campagnes : ils nuisent à leurs habitans en dévorant les productions, & en fouillant aux pieds des arbres, ils multiplient plus qu'aucun autre animal ; graces soient rendues à la sagesse de l'Assemblée Nationale, qui vient d'en prévenir l'énorme multiplication, & par conséquent les dégâts.

Mais, dira - t - on, les lapins sont

utiles dans nos cuisines ; leur poil est employé aux manufactures de chapeaux : cela est vrai ; mais si on avoit voulu calculer le prix auquel revient un chapeau , on auroit peut-être vu , en faisant entrer en ligne de compte , les ravages que ces animaux exercent , qu'il n'y avoit pas de chapeau qui ne valût plusieurs louis : comment donc a-t-on osé maintenir , sur de pareilles raisons , le droit exclusif & odieux de la chasse ? Il n'a jamais servi qu'à entretenir , sur les possessions d'autrui , des animaux destructeurs des moissons.

Quoique la chasse ne soit pas établie en Angleterre comme elle l'étoit en France , les lapins y sont cependant très-multipliés , donnent un bon pro-

duit, & ne nuisent à personne : souvent on en affomme, dans une nuit, jusqu'à six cents paires ; en conséquence, nous avons cru que quelques détails concernant les garennes forcées, ne seroient pas déplacés ici.

Lapins de garenne ou sauvages.

Originaires des pays chauds, ils sont très-sensibles au froid : leur couleur est constamment grise, & se creusent un terrier où ils habitent en sûreté avec leur famille, élèvent leurs petits, & ne les en font sortir que quand ils sont tout-à-fait sevrés, & qu'aucun danger ne les menace.

Dans plusieurs cantons de l'Angleterre, les garennes forcées sont très-multipliées : les terres de médiocre

qualité y sont employées ; c'est un sol léger , graveleux , sablonneux & en pente , dont on forme d'abord des terriers artificiels ; les lapins y creusent avec plus de facilité que sur un terrain en pleine.

Les garennes sont quelquefois fermées de murs en terre recouvertes de chaume ou de jonc ; d'autres fois on emploie des pieux pour former la clôture , qui devient alors fort dispendieuse ; un fossé , quelque profond qu'il soit , n'est jamais suffisant pour empêcher les lapins de s'échapper , ils traversent même à la nage l'eau qu'on peut y mettre.

Dans l'intérieur des garennes , on forme plusieurs champs clos de murs : on y sème des prairies artificielles ,

& sur-tout des turneps, qui servent de nourriture pendant l'hiver ; dans les lieux où l'on n'a pas les mêmes facilités, on fait dans les garennes de grandes meules de foin, que les lapins consomment pendant la saison morte de l'année.

Pour prendre les lapins, il y a différens procédés : lorsque c'est avec des filets, on les tend vers le milieu de la nuit entre les terriers & les lieux où ces animaux vont pâturez ; on les chasse avec des chiens, & on les laisse renfermés dans les filets jusqu'au jour : les filets à ressort sont placés autour des meules de foin, où les lapins s'y rendent en grand nombre.

Il y a une autre manière de prendre les lapins, au moyen de trapes : ce

sont de grandes fosses recouvertes d'un plancher, au milieu duquel il y a une porte & une trape : ces fosses sont creusées aux environs des meules de foin, ou dans les lieux par où l'on remarque que les lapins tâchent de s'échapper de la garenne.

Depuis qu'on a adopté les turneps pour nourrir ces animaux pendant l'hiver, on place ces trapes au-dedans du champ clos où l'on cultive cette plante : on ferme la trape pendant quelques nuits, pour ne pas épouvanter les lapins, & on l'ouvre ensuite pour prendre le nombre de ces animaux qu'on juge à propos.

En vidant la fosse, on trie les lapins, on n'affomme que ceux qui sont gras & en bon état : on lâche

tous ceux qui sont maigres vers la fin de la saison ; on fait la même opération pour proportionner le nombre des mâles à celui des femelles , & on ne laisse qu'un mâle par six ou sept femelles ; moins on a de mâles , plus on a de petits , ceux ci n'étant pas détruits par les vieux.

On a grand soin de ne pas trop laisser remplir les fosses ; car si on y laisse tomber une trop grande quantité de lapins , & qu'ils y séjournent quelques heures , ils finissent par y être étouffés ; & dans ce cas , l'on ne peut tirer parti que des peaux ; on perd souvent de cette manière , faute de fermer à tems la trape , les meilleurs lapins.

Plusieurs animaux destructeurs font

une guerre continuelle aux lapins ; les corneilles se logent souvent dans leurs terriers , & y font leurs nids ; les oiseaux de proie en font périr beaucoup ; pour les prendre , on place des pièges sur des éminences de terre amoncellées exprès , ou des troncs d'arbres sur lesquels ils se reposent par préférence.

Des Lapins clapiers ou domestiques.

Ils sont de différentes couleurs , comme les autres animaux domestiques : il y en a de blancs , de noirs , de gris & de roux ; ils ont aussi plus de volume que les lapins sauvages.

Le lapin d'angora diffère aussi des lapins privés par ses longs poils , ou plutôt par sa soie longue & touffue ,

ce

ce qui le fait paroître plus gros qu'il ne l'est ordinairement : la couleur en est également variée ; dans le tems de la mue , elle se pelotonne , & rend quelquefois l'animal très-difforme.

Les lapins vivent huit à neuf ans : cet instinct qui les porte à se creuser un terrier , n'est , dit-on , propre qu'à l'individu sauvage , & la preuve qu'ils travaillent par sentiment , c'est que le lapin clavier ou domestique ne se creuse point de terrier , parce qu'il n'a pas les mêmes inconvéniens à craindre , les mêmes dangers à courir.

Il est nécessaire cependant d'observer que ces animaux conservent tellement l'amour du terrier , qu'une femelle née de lapins dans l'état de domesticité , & renfermée dans un

endroit dont le sol n'étoit point pavé, est parvenue, à l'insu de la bonne Fermière, à s'en creuser un pour faire ses petits : rien n'étoit plus curieux que de voir son manège pour cacher l'entrée chaque fois qu'elle venoit manger & retournoit vers sa famille ; à mesure que les petits se développoient, ils accouroient au-devant de leur mère pour la têter.

Depuis les Décrets concernant la chasse, beaucoup de Particuliers, dans les environs de Paris, se sont adonnés à l'éducation des lapins, & sur-tout les Maraichers : ils leur font consommer les débris de tous les herbages qu'ils cultivent.

De la Hase.

Il faut toujours la tenir séparée du troupeau de lapin : comme elle est en chaleur toute l'année, & qu'elle peut porter tous les mois, on croit que, pour en retirer un grand bénéfice, il faut profiter de cette excessive fécondité ; mais les portées trop rapprochées & multipliées, sont nécessairement foibles & languissantes ; les petits, obligés de quitter trop tôt le lait de leur mère, ou d'en sucir un de mauvaise qualité, n'ont pas assez de force pour passer à un genre de nourriture plus solide, & ils succombent assez ordinairement, ou ne deviennent jamais vigoureux.

Quoique la hase ou lapine soit en

- état d'engendrer dès l'âge de fix mois, il vaut mieux attendre deux mois de plus: un seul mâle suffit à dix femelles; elles portent leurs petits trente - un jours , & les allaitent environ un mois; on les leur laisse fix semaines environ , & dans l'intervalle on les met au mâle.

Quelques jours avant que la hase ne lapine , on la voit porter de la paille , après quoi elle s'arrache sous le ventre une assez grande quantité de poils , dont elle fait une espèce de lit pour recevoir ses petits , & les tenir chaudement ; pendant les deux premiers jours , elle ne les quitte que quand le besoin la presse , & elle revient dès qu'elle a pris de la nourriture : elle bouche ensuite adroitement le

trou avec tout ce qu'elle peut trouver ; on doit tenir les mâles éloignés des femelles , car ils détruisent les petits pour jouir plutôt des mères.

Des Lapreaux.

En prenant note du jour où la hase a été au mâle , on fait , quand il faut séparer la portée , c'est huit jours environ avant qu'elle ne lapine ; on confond les petits avec les autres plus anciens , sans craindre le moindre bruit entr'eux , ils les supportent volontiers , & même avec complaisance ; ils ne battent que les nouveaux venus d'un certain âge.

La portée ordinaire est de six , & elle va quelquefois à dix & douze : c'est ce qu'on ne doit pas desirer ;

cinq à six sont suffisans, pour que la mère puisse les amener à bien, & qu'ils se développent aisément, on détruit le reste.

Les lapreaux profitent infiniment davantage lorsqu'on a un endroit commode, à couvert, pour les laisser courir à leur gré : le grand art est de les empêcher de prendre de gros ventre, car peu échappent à la mort.

On leur trouve, en les ouvrant, une vessie remplie d'eau au bas-ventre : on assure qu'un peu d'orge à demi-grillée les guérit de la grosseur du ventre, & qu'il faut alors diminuer l'usage du vert pour augmenter du côté de la nourriture sèche ; c'est ce que la bonne Fermière se propose de vérifier : elle a déjà remarqué que les

lapins blancs ne deviennent jamais aussi forts que les gris, de manière qu'ils sont déjà, selon son opinion, une espèce de dégénération. Les lapreaux qui ont le nez fort court s'élèvent difficilement.

Le mois de Mars est le meilleur tems pour choisir les lapins qu'on veut garder pour faire race, en leur donnant une bonne nourriture & les tenant proprement : les femelles prendront le mâle vers le mois de Novembre, & l'on pourra commencer l'hiver par la vente de leur première portée.

Nourriture des Lapins.

On a peut-être été un peu trop loin en assurant que dix lapins domestiques consommoient autant d'herbes

qu'une vache ; à la vérité , ils mangent depuis qu'ils ont l'œil ouvert jusqu'à la nuit ; & rassasiés d'outre-mesure, ils rongent encore ce qu'on leur jette de solide ; il faut donc les régler , & ne leur donner d'aliment que trois fois par jour ; le matin & le soir , ce qu'il y a de moins substantiel ; à midi , le son , les racines ou les semences.

Les lapins vivent d'herbages , de racines , de fruits , de graines , de son , d'écorce & de feuilles d'arbre ; le regain de luzerne leur plaît singulièrement ; ils ont plus d'embonpoint que les lièvres ; leur chair est aussi fort différente pour la consistance , la couleur & le goût ; le manger du lapreau est délicat ; mais celui des lapins surannés est sec & dur.

Quels que soient les soins que l'on prenne pour administrer une nourriture convenable aux lapins clapiers ou domestiques , ils n'ont jamais le fumet aussi fin ni aussi agréable que les lapins de garenne ou sauvages ; on parvient cependant à les rapprocher de ceux-ci , à la faveur du mélilot , du serpolet , du genièvre , ou autres végétaux aromatiques qu'on leur donne quelques jours avant de les sacrifier ; lorsque les substances sèches forment , dans la saison morte de l'année , leur nourriture principale , il faut tremper l'herbe dans l'eau ; mais afin d'appaîser chez eux le besoin de la soif , car ils ne boivent pas communément , la bonne Fermière a éprouvé qu'un mélange de pommes de

terre cuites & de son, sous forme de pâte, ne déplaçoit point aux lapins.

La manière ordinaire de tuer les lapins paroît vicieuse : on leur donne un coup derrière les oreilles, & le sang se fige en abondance dans le cou ; il faut les tuer comme les dindons, & les suspendre par les pattes de derrière : alors tout le sang coule, & la chair est extrêmement blanche.

La saison des lapins est depuis Noël jusqu'à la Pentecôte ; la chair de ceux qui sont coupés est tendre & délicate : ils deviennent, quand on leur a fait cette opération, aussi gros que les lièvres ; leurs entrailles, jetées dans les viviers, sont dévorées par les poissons, pourvu qu'elles soient fraîches,

Utilité des Lapins.

La bonne Fermière, révoltée contre les Ecrivains qui ont pris la plume pour apprendre à multiplier les garennes, & à procurer aux lapins une nourriture abondante aux dépens du laborieux Cultivateur, étoit sur le point de suivre une conduite opposée, lorsqu'elle a reçu la nouvelle qu'il avoit le droit & la permission de détruire, sur ses possessions, un fléau qui dévastoit les champs au point qu'un seul Garde-chasse, & les plaisirs d'un Seigneur, équivaloient à une imposition & une taille réelle sur les biens d'une Paroisse.

Son opinion est bien différente à l'égard des lapins clapiers dans les

garennnes forcées, ou des lapins domestiques qu'on élève dans les endroits clos ; il n'y a guère d'animaux dont on puisse tirer plus de profits, sur-tout quand on fait bien les gouverner ; tout est bon dans les lapins, indépendamment de leur chair ; leurs peaux font un objet de commerce ; & la fiente a aussi son utilité, répandue sur les terres où on a semé de la luzerne.

Le poil de lapin entre, comme l'on fait, dans la composition du feutrage ; il y a tel Chapelier à Paris qui consomme, dans une année, plus de soixante mille dépouilles de ces animaux ; il les achète & les reçoit comme elles viennent des cuisines & des boutiques des Rôtisseurs ; des Maîtres Cardeurs les achètent aussi

pour leur en vendre le poil à la livre, indépendamment de la peau qui n'est propre qu'à la fabrique de la colle-forte.

Si le lapin d'angora n'est pas profitable pour le manger, parce qu'il est toujours chétif & maigre, en revanche on gagne beaucoup sur sa fourrure; il faut commencer à le tondre dès l'âge de six mois; on ne lui laisse que les poils sous le ventre, parce que les mères en ont besoin pour faire leurs nids; d'ailleurs, cette soie est de moindre qualité que celle qui recouvre le dos, le cou & les cuisses.

Beaucoup de Ménagères sont dans l'habitude de peigner les lapins d'angora; mais cette méthode est défec-

tueuse, vu que le peigne arrachant la soie, la gâte, & fait souffrir mal à propos cet animal ; après la tonte, on prépare la soie de même que le coton ; on la file, & on en fait des bas & des gants qui sont moëlleux, souples, chauds, & valent, pour l'usage & la beauté, ceux en soie ordinaire.

ARTICLE VIII.

*Des maladies des Bestiaux, de leurs
symptômes & de leur traitement.*

LE développement de tous les moyens que la bonne Fermière met en usage pour loger, soigner & nourrir ses bestiaux de la manière la plus convenable, indique déjà les précautions les plus essentielles à employer pour les conserver dans l'état de vigueur & de santé : il s'agit maintenant des maladies que les efforts humains ne sauroient ni prévoir, ni même guérir ; mais qu'il est bon toujours de connoître & de combattre par des agens simples, & sur-tout d'une facile exécution ; car si les remèdes sont com-

pliqués, leur application embarrassante, & qu'ils coûtent autant que la bête affectée, il est à craindre que le Cultivateur, effrayé des soins & des frais, renonce à prendre la peine de la traiter.

Le Berger, le Vacher & le Porcher sont ordinairement les Médecins nés des troupeaux : ils doivent avoir les yeux ouverts sur tout ce qui leur arrive, appercevoir au premier coup-d'œil un animal blessé, connoître l'altération des traits qui précèdent une maladie, être munis des premiers secours qu'ils exigent souvent & continuer de les soigner jusqu'à guérison, à moins d'une opération qui demande la main d'un homme exercé, & dirigée par des connoissances ana-

tomiques : il faut alors mander le Maréchal , le consulter ; mais exiger de lui qu'il ne dédaigne point les avis qu'il reçoit des gardiens des troupeaux , parce que souvent c'est pour les avoir suivi à la lettre qu'il a obtenu une réussite complète.

Quoique ces gardiens des troupeaux de la bonne Fermière remplissent toutes les conditions énoncées , qu'ils ne négligent rien de tout ce qu'elle leur a prescrit , qu'ils soient exacts à l'informer des maladies qui peuvent survenir , & dont les effets sont si prompts , que si on n'y apporte sur-le-champ le remède convenable , ils périssent ; elle ne manque point de visiter de tems en tems ses troupeaux , & de dire quelque chose d'encoura-

geant à ceux qui en ont la surveillance ; choisis dans le canton, ils connoissent mieux que les étrangers la nature des pâturages, l'influence des localités sur les animaux, & les moyens les plus efficaces pour les en préserver ; elle converse familièrement avec eux, en les persuadant que la santé des bestiaux, leur prospérité, leur perfectionnement, sont en partie l'ouvrage de leurs soins & de leur intelligence.

Pourquoi ces Intendans des troupeaux sont-ils la plupart sans intelligence & sans soins ? c'est que les Propriétaires ne leur donnent pas des gages assez forts, qu'ils les nourrissent mal, qu'ils les traitent avec dureté & mépris, ne leur expliquent point pa-

trémement ce qu'ils ont à faire pour l'avantage du troupeau. Au retour des champs, ils les occupent trop de travaux étrangers à leur besogne ordinaire, & ils perdent de vue ce qu'ils doivent avoir perpétuellement devant les yeux ; enfin ils se refusent à entretenir parmi eux cette émulation si nécessaire par des profits que des soins assidus méritent.

Mais la bonne Fermière qui sait combien il est important d'attacher par l'intérêt les premiers agens de sa basse-cour, n'oublie absolument rien de tout ce qui peut concourir à cette vue : elle a rédigé pour chacun d'eux une petite Instruction pratique à leur portée, une espèce de guide sur l'éducation économique des bestiaux, dans

laquelle elle a adroitement fait entrer leurs propres observations : ce moyen de communiquer peu-à-peu des connoissances positives , germe & produit pour la suite de bons effets plus utiles que ceux de ces almanachs qui ne contiennent souvent que des idées puériles & superstitieuses.

Rien encore , suivant son opinion , n'est plus important pour la perfection des résultats de l'Economie rurale , que de chercher à apprivoiser , par des caresses , les animaux destinés à partager nos travaux ; assouplis dans leur enfance , ils conservent quelque chose de la gentillesse du premier âge , & se prêtent infiniment davantage à ce qu'on exige d'eux quand il s'agit de les traire , de les atteler & de les

conduire. Il faut donc souvent leur manier les cornes, les pieds, les mamelles ; & autant qu'il est possible , ne les irriter par aucun mauvais traitemens , si on ne veut pas qu'ils soient ombrageux, revêches & méchans.

Le régime des troupeaux est un des articles les plus importans de la Médecine Vétérinaire : c'est dans la nature & la quantité des alimens que doit résider une grande partie de leurs remèdes ; & c'est souvent de l'abstinence absolue que la guérison dépend : la nourriture doit toujours être échauffante ou relâchante , selon les indications. Le prix du sel ne l'éloignera plus désormais de l'usage de ce préservatif, qu'elle remplaçoit par une foule d'ingrédiens qui ne sauroient le

suppléer ; elle emploie souvent aussi quelques gouttes de vinaigre & du sel de nitre , avec le même succès , dans une foule de circonstances.

Si l'on présume que les maladies des bestiaux viennent de fatigue , de malpropreté , de mauvais air , ou de la chaleur suffoquante des endroits qu'ils habitent , de la disette des alimens , ou de leur défaut de qualité , il est urgent de commencer par faire cesser la cause première du mal , parce qu'elle s'opposeroit au bon effet du remède ; la précaution de séparer sur-le-champ les animaux chez lesquels un défaut d'appétit & la tristesse déclènt un état malade , est déjà seule un remède : l'exercice modéré , si salutaire à tout ce qui respire , peut

devenir aussi l'antidote d'une infinité de maladies : il ne faut donc pas non plus en priver les bestiaux.

Une autre précaution qui n'est pas moins utile , c'est de ne pas faire passer tout d'un coup les animaux d'un pâturage maigre dans un pâturage gras : il faut les y introduire peu à peu , les mener, dans la saison humide, sur les terres élevées & sèches; & dès qu'il fait du hâle, les conduire dans les fonds bas , en évitant les lieux aquatiques couverts de plantes vénéneuses , & l'herbe baignée de rosée.

Ce n'est encore qu'avec la plus grande circonspection qu'elle fait passer du régime sec au régime vert , & *vice versa* ; il faut se méfier sur - tout

de l'herbe trop succulente du mois de Mai. Après une longue privation, les animaux sont invités au plaisir d'en manger beaucoup, & vont en abuser si on leur permet de rester long - tems au même endroit ; on attend qu'ils soient pressés par la faim pour les y conduire : on ne doit les mener dans les bons pâturages que quand ils sont presque rassasiés, ne les y laisser que peu de tems, ayant soin, en les ramenant à la maison, d'empêcher qu'ils ne sautent les haies, les fossés, de se ferrer les uns contre les autres, de se heurter contre les portes, les murs, les pierres, les arbres, &c. enfin de les mettre à l'abri de toutes les vicissitudes des saisons.

On doit éviter, particulièrement pendant

pendant le tems que les femelles portent , tout ce qui pourroit les blesser ou leur occasionner quelques vives commotions capables de les faire avorter ; les nourrir suffisamment, & empêcher qu'elles ne soient surchargées de graisse , parce qu'un excès d'embonpoint devient ordinairement dangereux , & rend l'accouchement laborieux & difficile.

Dans un siècle où l'art Vétérinaire jouit d'une considération méritée , il paroît étonnant qu'on n'ait pas encore songé à consacrer un précis uniquement pour cette partie précieuse de l'Economie rustique que la France , dans ce moment-ci , a un si grand intérêt de voir prospérer ; la bonne Fermière entrevoit , avec satisfaction ,

le moment où tous les Propriétaires indistinctement seront en état d'administrer eux-mêmes les secours à leurs troupeaux ; les instructions & observations annoncées sur les animaux domestiques, par une Société de Vétérinaires-Praticiens, ont bien le droit de remplir toutes ses espérances, puisque cette Société est présidée par MM. *Chabert* & *Flandrin*, dont la réputation est au-dessus de nos éloges.

S'il falloit entrer ici dans les détails de toutes les maladies des bestiaux, un volume suffiroit à peine ; nous nous bornerons à en exposer les principales : il y en a qui leur sont particulières ; telles sont la morve pour les chevaux, la clavelée & le mal

rouge pour les moutons, la ladrerie pour les cochons; il y en a, au contraire, qui les affectent indistinctement, comme les maladies vermineuses & inflammatoires, la gale, les dartres; mais souvenons-nous que, si on ne peut arrêter certains maux, il sera du moins facile d'en diminuer les ravages; & que, dans ce cas, les préservatifs valent infiniment mieux que les spécifiques les plus assurés.

Nous ne saurons assez le répéter, la plupart des maladies des bestiaux sont faciles à guérir dans le commencement; mais parvenues à leur dernier degré d'accroissement, elles deviennent incurables. La bonne Fermière veut, en conséquence, que ses troupeaux soient visités, avec le plus

grand soin, par ceux qui ont l'habitude de juger à la simple inspection les moindres nuances qui peuvent menacer un état prochain de maladie ; mais elle fait aussi, d'après l'expérience, que la Médecine vétérinaire ayant, comme la Médecine humaine, des bornes qui limitent son pouvoir, il ne faut pas l'invoquer en règle, sans être assuré du degré où est le mal, dans la crainte qu'on ne se livre à des dépenses inutiles, en voulant tenter ce qui est physiquement impossible.

Du Claveau.

On en distingue de plusieurs espèces, le *claveau discret* ou *benin*, le *crissallin*, le *malin* ou *confluent* ; le premier est le moins dangereux &c.

le plus fréquent : il cède le plus souvent aux effets du régime ; le troisième, au contraire , est le plus dangereux : il exige les secours les plus prompts ; leur retard ou leur omission entraîne la perte de l'animal ; cette maladie n'est pas seulement contagieuse pour les animaux de la même espèce , il suffit que des lapins viennent pendant la nuit manger l'herbe déjà broutée par un troupeau qui en soit attaqué , pour la gagner également ; il faut bien se méfier des animaux domestiques , les chats , les chiens , les poules , portent la maladie.

Symptômes.

Ceux du claveau discret se manifestent par des boutons d'un volume

médiocre sur les parties dénuées de laine, & la peau n'est pas enflammée; les symptômes du second ne se montrent qu'après que le mouton a été plus ou moins triste, abattu & dégoûté; les boutons qui en font le caractère, affectent indistinctement toutes les parties & les enflamment; les symptômes du claveau confluent sont une multitude étonnante de boutons violets qui renferment une matière d'une puanteur insupportable.

Traitement.

Deux sortes de traitement ont souvent été mis en usage pour cette cruelle maladie, l'un préservatif, & l'autre curatif; le premier consiste dans la saignée à la jugulaire, dans l'emploi

plus ou moins long de quelques infusions de plantes délayantes & légèrement aromatiques, acidulées ou nitrées ; le second consiste dans la saignée quelquefois répétée, mais toujours à la jugulaire, & dans des décoctions légères de quinquina, auxquelles on ajoute également du nitre & du vinaigre, avec quelques gouttes d'huile empyréumatique, pour les moutons, chez lesquels on soupçonneroit l'existence des vers ; on lave les pustules avec du vinaigre ou du vin, dans lequel il y a du romarin, & on le fait même avaler avec un peu de camphre & de thériaque, pour porter l'humour à la peau, précipiter l'éruption, & aider les forces de la Nature pendant l'effet de ce dernier

remède ; il faut tenir la bergerie un peu plus chaude qu'à l'ordinaire, ne mener le troupeau au champ que le lendemain, au cas qu'il fasse beau, le laisser deux heures dans un bon pâturage, & lui donner à son retour d'excellent foin & une abondante litière.

Cette maladie ayant beaucoup de ressemblance avec la petite vérole, il seroit utile, indépendamment de la précaution de séparer les animaux sains des malades, & d'enterrer les cadavres profondément dans des terrains très-éloignés des passages des troupeaux, de chercher à la rendre moins destructible, par l'inoculation ; mais comment inoculer tant d'animaux en même tems dans un

domaine ? L'avis de M. de Lamerville seroit de les faire séjourner pendant trois jours & trois nuits dans une même grange , en les y réunissant tous ; il est vrai que , dans les animaux comme dans l'homme , des êtres privilégiés , placés même dans le centre de la contagion , oppose une constitution qui les en garantit.

Maladie rouge.

Elle est très-commune en Sologne , sans cependant être contagieuse ; mais elle attaque indistinctement les moutons de tous les âges ; si on ne combat point la maladie dès son origine , elle en fait périr un grand nombre. La cause n'en paroît pas encore bien connue : on lui assigne la malpropreté

des bergeries, l'excès de nourriture solide, le défaut de boisson claire, les lieux bas, humides & couverts de rosée.

Cette espèce d'hydropisie par épanchement, très-fréquente en Angleterre parmi les bêtes à laine, & connue sous le nom de *pourriture*, a beaucoup d'analogie avec la maladie rouge ; & souvent le seul moyen d'en prévenir la perte totale, c'est de vendre au Boucher le troupeau qui en est affecté.

Symptômes.

Les plus ordinaires sont le dégoût, la tristesse, l'agitation des flancs, les déjections d'une consistance moyenne avec du sang un peu foncé, qui accompagne souvent les urines & le flux par les naseaux.

On reconnoît la pourriture à l'œil creux & de couleur de suif ordinaire , à la chair pâle , aux dents ternes , & à la laine qui , frottée entre les doigts & tirée doucement , se détache aisément de la peau des moutons.

Traitement.

On donnera chaque jour , & dans les premiers tems , aux bêtes à laine malades , plusieurs verres d'une décoction d'écorce moyenne de sureau , qu'on remplacera quelques jours après par celle de sauge , d'hysope , ou d'autres plantes aromatiques , en y joignant un gros de sel de nitre , & deux gros de sel marin par pinte d'eau : une saignée à la veine sous l'œil , & l'usage des bayes de genièvre , ré-

priment les progrès de la pourriture.

De la Morve.

C'est la maladie la plus formidable pour les chevaux ; on fait depuis peu quelle a son siège dans la membrane pituitaire , que c'est par conséquent un véritable rhume qui , à la longue , cause une inflammation dans cette partie ; elle se communique par l'usage de quelques-uns des objets qui leur ont servi , & il paroît que la mauvaise qualité des alimens, ou leur défaut, la suppression de la transpiration , peuvent l'occasionner : elle n'est pas aussi fréquente dans les climats chauds ; & beaucoup d'autres animaux sont également sujets à la morve.

Symptômes.

Symptômes.

Les signes principaux qui annoncent cette maladie, sont l'écoulement par les naseaux d'une humeur plus ou moins épaisse ; l'engorgement des glandes situées sous la ganache, les chancres sur la membrane interne du nez : ces symptômes appartiennent, à la vérité, à la *gourme*, à la *fausse gourme*, à la *péritneumonie*, à la *morfonduie* & à la *pleurésie* ; mais ils n'existent à la fois que dans la morve.

Traitement.

Toutes les maladies qu'accompagne le flux par les naseaux étant contagieuses, la première indication qui se présente à remplir, c'est de séparer les animaux qui en sont affectés ; la

seconde , de s'assurer de l'espèce de morve que l'on a à traiter ; dès qu'on apperçoit que le cheval a une inflammation à la membrane pituitaire , on le saigne une , deux & trois fois ; on injecte ensuite dans le nez une décoction de mélilot , de sureau & de samomille ; on lui en fait respirer la vapeur , on lui donne en même tems des lavemens rafraîchissans , & pour nourriture du son seulement ; si la morve est confirmée , il faut rendre les injections plus fortes avec l'aristoloche , la gentiane , la centaurée ; & si on observe que l'écoulement devienne blanc & épais , alors on injecte avec de l'eau d'orge & un peu de miel rosat : & pour cicatrifier les ulcères , on se sert de l'eau de chaux.

Ladrerie.

Cette maladie particulière aux cochons domestiques , a beaucoup de rapport avec la lèpre ; & c'est sans doute une des raisons qui ont déterminé Moïse à en interdire l'usage aux Juifs : la malpropreté où l'on abandonne souvent cet animal, & la disposition putrescible des substances qu'il a coutume de manger paroissent en être les principales causes, puisque le sanglier qui vit communément de grains , de fruits & de racines, & que les cochonnets, tant qu'ils têtent, n'y sont point sujets.

Symptômes.

Les tégumens sont insensibles, l'a-

nimal se remue difficilement , paroît triste , & se soutient à peine sur le train de derrière : les bords & la partie inférieure de la langue , quelquefois le palais , sont chargés de petits grains & de tubercules blanchâtres , rarement noirâtres , souvent remplis d'une humeur épaisse : lorsque la maladie est avancée , la racine des poils est ordinairement ensanglantée.

Traitement.

Pour guérir la ladrerie dans le principe , il faut mettre l'animal sous un hangard payé , propre & bien aéré , l'étriller deux fois par jour , & le baigner journellement dans une eau courante & pure : au sortir du bain , on le bouchonne & on le ramène à

l'étable, en renouvelant souvent sa litière, & le promenant soir & matin sans lui permettre de manger aucune substance infecte ; on le nourrit modérément, & à des heures réglées, de son & de grains humectés d'eau aiguisée avec du sel de nitre ; on prend ensuite trois onces de fleurs de soufre, & environ une livre de son qu'on mouille avec de l'eau, & on réitère ce breuvage tous les jours pendant l'espace d'un mois ou environ : on ajoute au froment quatre onces de racines de patience réduites en poudre. Quelques Auteurs ont proposé l'usage interne des préparations mercurielles & antimoniales ; mais dans ce cas, la chair de l'animal est très-suspecte.

Les cochons ont une autre maladie qui leur est encore particulière : une petite quantité de foie se renverse vers la peau , y entre & forme une espèce d'entonnoir, s'enfonce de plus jusqu'à étrangler l'animal.

Pour guérir cette maladie , on passe un fil dans les chairs au -dessous des racines de ces foies renversées : on tire fortement à soi les deux bouts du fil , ce qui éloigne la peau des chairs , & on enlève toute la partie de la peau à laquelle tiennent les foies roides & renversés.

Des Vers.

Leur forme & leur volume varient à l'infini : ils se logent dans toutes les cavités ; les uns habitent de pré-

férence les intestins , l'estomac , le foie , les reins , le cerveau , le nez , les vaisseaux , la gorge ; les autres paroissent hors des voies de la circulation , & se montrent à la surface extérieure des viscères ; il en est encore qui se placent entre cuir & chair , dans les tégumens , sous les cornes & sous l'ongle.

Symptômes.

La présence des vers dans tous les animaux qui en sont les plus tourmentés , est manifestée en général par des tranchées , des coliques , le dépérissement , la tristesse , le dégoût , ou des appétits voraces , la cessation de la rumination , l'émission d'un grand nombre de vers par l'anús &

par les naſeaux, par des convulſions, des veſtiges, des aſſoupiffemens, des toux, des accès d'épilepſie, enfin par la conſomption & la mort.

Traitement.

Dès qu'on ſ'apperçoit qu'il exiſte des vers dans un bœuf, dans une vache, dans un mouton, on les met à la diète pour laiſſer vuider l'eſtomac & les inteſtins, en leur donnant peu de foin & d'avoine ; mais pas de ſon, car cette écorce plus ou moins farineuſe favorife l'évoïution des vers ; on leur adminiſtre quelques lavemens avec une forte décoction de plantes amères & aromatiques, telles que la ſauge, l'abſynthe, la lavande, la ſabine, la ramaſſie, la fougère, qu'on leur fait boire également.

L'huile empyréumatique acrimale est de tous les anti-vermineux connus, celui qui agit d'une manière plus sûre & plus marquée ; elle peut être donnée à forte dose sans déranger l'économie animale ; mais on la proportionne selon l'âge, la force & le tempérament des animaux ; les veaux, les poulains & les ânes en exigent infiniment moins, c'est depuis un demi-gros jusqu'à une & deux onces ; on les laisse ensuite quatre ou cinq heures sans manger, & on leur donne la ration ordinaire ; on continue le traitement pendant huit à dix jours, & on observe les mêmes précautions, après quoi on les remet à la nourriture & au travail ordinaires ; car il est bon de les laisser reposer pendant

tout le tems que le traitement dure ; on peut encore frictionner le dessous du ventre des animaux avec de l'huile empyréumatique , afin d'en favoriser l'effet intérieurement.

A l'égard des vers renfermés dans les sinus frontaux des moutons , ils éprouvent peu d'effet de la part de l'huile empyréumatique donnée intérieurement ; il faut , pour opérer leur destruction , les attaquer dans leur logement , au moyen des injections faites avec des plantes extrêmement amères , mêlées avec quelques gouttes d'huile empyréumatique , ou bien en trepanant ces sinus pour en extraire les vers ; l'usage de la thériaque , des infusions aromatiques & amères , convient encore.

Enflure.

Cet accident, qui arrive aux bêtes à corne & à laine, est occasionné par un usage trop abondant d'herbes nouvelles & humides au printems ; il est infiniment plus dangereux par le sainfoin que par la luzerne & le treffle ; on a même remarqué que cette indigestion peut être produite aussi par une surabondance d'autres nourritures que les animaux prennent avec trop d'avidité.

Symptômes.

Les animaux s'arrêtent, enflent tout-à-coup d'une manière affreuse, tombent & meurent dans l'espace de quinze minutes : souvent ils ont une

dyarrhée, & même une dyssenterie, au renouvellement des herbes, & ils souffrent beaucoup.

Traitement.

La saignée, dans ce cas, ne fait qu'avancer la mort des bêtes à laine : il faut les baigner plusieurs fois de suite, les faire marcher après cela sans interruption jusqu'à les lasser, la maladie alors s'arrête assez volontiers; deux gros de poudre à canon mêlée avec une écuelle d'huile, leur fait aussi grand bien; quand le ventre est relâché, on a recours à la thériaque avec du vinaigre.

Apoplexie.

C'est la maladie la plus meurtrière

que puissent éprouver les bêtes à laine : elles en sont affectés dans toutes les saisons ; mais c'est le plus souvent vers le milieu de l'été. Il y a de différentes espèces d'apoplexie, que l'on connoît sous des dénominations particulières ; en général, on en distingue de deux fortes : l'une sanguine, l'autre séreuse ou humorale ; cette dernière est la plus dangereuse.

Symptômes.

L'animal, menacé de cette maladie destructive, devient insensiblement moins gai : il ne bondit plus, son regard est moins brillant, la laine est blafarde ; il mange négligemment, & quand l'humidité de l'automne succède aux chaleurs vives de l'été, alors

la transpiration insensible se trouve interceptée, les humeurs s'épaississent, produisent des engorgemens, & bientôt le coup de sang tue l'animal en moins de dix minutes, après l'avoir mis dans des convulsions & dans un tremblement universel.

Traitement.

Une saignée est le remède qui soulage dans l'apoplexie sanguine : il faut la réitérer le lendemain, & baigner l'animal à la rivière ou dans un cuvier tous les jours, pendant une semaine. La saignée dans l'apoplexie séreuse ne soulage point : il faut recourir aux purgatifs composés d'un gros de crème de tartre & d'un verre de petit lait, adouci par du miel ; ce qu'on réitère

plusieurs fois dans le jour, tant qu'on apperçoive du mieux ; on lui fait boire ensuite, avec une petite bouteille à long col, un mélange de vinaigre & d'eau, en ajoutant à la boisson une once de sel marin par seau d'eau ; au reste, le régime doit être le même dans les deux cas.

De la Gale.

Tous les animaux domestiques, y sont plus ou moins sujets, & elle est plus ou moins rebelle, selon l'âge, la saison, le climat & l'espèce d'individu qu'elle affecte ; les parties des régu mens sous lesquelles il y a le plus de graisse, & où la peau est la plus lâche, sont ordinairement celles que la maladie attaque le plus ; elle dé-

pend souvent de la malpropreté dans laquelle on laisse croupir les animaux, d'un défaut d'exercice, ou de l'embonpoint qu'ils prennent trop brusquement.

Symptômes.

Les pustules qui décèlent la gale abondent en suppuration qui, bientôt desséchée par le contact de l'air, se montre sous la forme d'écaille ou de poussière ; elles sont ordinairement fort petites & très-multipliées ; la démangeaison qu'elles causent est extrême : l'animal se frotte avec une sorte de fureur contre tous les corps durs qui sont à sa portée ; le caractère de la maladie alors n'est pas équivoque : elle gâte le poil ou la laine.

ulcère les chairs, carie les os, & fait périr l'animal, pour peu qu'on néglige de le traiter.

Traitement.

Souvent la maladie est si légère, qu'elle disparoît presque aussitôt : la propreté en est le seul remède, avec de simples fermentations émolientes ; est-elle rebelle, le traitement doit commencer par une saignée & des lavemens réitérés ; on panse ensuite par des lotions composées d'eau de lessive ; les parties recouvertes de crin, de poil, de laine ou de soie, sont d'abord tondues, brossées, lavées & graissées, afin qu'il n'échappe aucun bouton : leur sacrifice est indispensable, parce que ces parties affec-

tées du virus pforique tombent toujours spontanément. Après avoir étuvé, matin & soir, & même dans la journée, les endroits tuméfiés avec des compresses imbibées de fortes décoctions de plantes amères, souvent on presse les pustules qui contiennent du pus, & les animaux auxquels on fait cette opération éprouvent une sensation agréable.

Dans le nombre des pommades ou onguens tant vantés contre la gale, la bonne Fermière veut qu'on emploie de préférence celle qui est composée de deux parties de beurre ou de saindoux, sur une de mercure ou vif-argent & de soufre, qu'on éteint dans de la graisse rance; on en frotte bien les parties affectées: il faut

tenir alors les animaux couverts, à l'abri du contact de l'air, & s'opposer à ce qu'ils ne se lèchent & ne se mordent ; les couvertures, les licols, la litière, & généralement tout ce qui les entoure, est netoyé, lavé & renouvelé souvent.

La nourriture sera en proportion de l'état actuel des animaux : l'eau blanche, la farine de froment d'orge, du bon foin, la meilleure paille, leur sont donnés dans la quantité relative à leur taille, à leur force & à leur embonpoint ; les plus gras ne mangent que de la paille & un peu d'avoine ; les moutons, entr'autres, sont conduits dans des pâturages gras ; à leur retour à la bergerie, on les nourrit de fourrage, & avant d'aller aux

champs on leur donne, pendant une semaine ou deux, de l'avoine saupoudrée légèrement de foie d'antimoine.

Des Dartres.

Cette maladie est, comme la gale, contagieuse, & paroît affecter différentes parties du corps ; mais son siège le plus ordinaire occupe de préférence les tégumens qui adhèrent de plus près aux os, telles que la peau de la tête & celle des hanches.

Symptômes.

Les pustules que les dartres forment sont encore plus petites que celles de la gale, & l'humeur qu'elles renferment est aussi plus âcre & plus tenue : la place que cette maladie

occupe est ronde, & la tuméfaction du tégument est circonscrite par une induration très-marquée.

Traitement.

Il est imprudent d'entreprendre la cure des dartres anciennes qui ont une certaine étendue, vu qu'on peut les considérer comme un égoût très-difficile à remplacer, & dont la suppression exposeroit à d'autres maladies qui occasionneroient la mort de l'animal; les dartres nouvelles cèdent à l'usage des délayans, des mucilagineux & des gommeux; les topiques les plus commodes pour les lotions, sont du lait chaud, mêlé avec une décoction de graine de lin, ou de racine de guimauve; on les frotte

ensuite avec un onguent composé d'huile de laurier & de pommade mercurielle , qui enlève & détruit entièrement le mal. On termine le traitement par un ou deux purgatifs ; mais on passe un seton au poitrail pour les dartres les plus rebelles , & on n'a recours aux frictions que quand la suppuration par le seton est établie.

Du Charbon.

Il attaque tous les animaux de basse-cour ; ils y sont même infiniment plus sujets que l'homme ; c'est une humeur qui , dans le cheval & l'âne , est phlegmonneuse , accompagnée de tension , qui , dans le bœuf , le mouton , la chèvre & le cochon , est rarement douloureuse & inflammatoire ; cette

tumeur s'accroît pendant quinze à dix-huit jours.

Symptômes.

Ils ne se manifestent qu'à mesure que le charbon fait des progrès; dès qu'il est parvenu à moitié de son accroissement, tous les symptômes d'inflammation paroissent; souvent cette maladie a son siège dans la bouche, & c'est la langue qu'elle affecte particulièrement; souvent l'humeur charbonneuse reste dans l'épaisseur des chairs, & en passant la main sur la surface du corps de l'animal, on la distingue par une dureté plus ou moins circonscrite; c'est celui que les habitans des campagnes nomment le *charbon blanc*; l'animal

alors ne se lèche plus , & refuse toute espèce d'alimens.

Traitement.

On fera bouchonner, étriller & broffer l'animal, afin de rétablir l'entretien de l'insensible transpiration ; cette évacuation étant toujours supprimée dans la plupart des maladies , on passe fortement la main sur l'épine du dos de l'animal malade , on le pique & on scarifie dans l'endroit où il paroît craindre le plus : il en sort de la matière ; on a soin de laver la plaie avec du vinaigre : souvent on fait une incision , & on remplit l'ulcère , résultant de cette opération , de plumaceaux chargés d'onguent épispastique , & on termine le traitement par un ou deux purgatifs.

Les

Les animaux affectés d'ulcères à la langue, n'auront pour nourriture que de l'eau blanche dans laquelle on fait fondre du nitre, en lavant l'ulcère avec du vinaigre ; si les chancres sont déjà formés, il est nécessaire de les extirper, au moyen d'un instrument tranchant, & de bassiner la plaie avec de la teinture de myrthe & d'aloës.

Piquûres d'Insectes.

Il faut, autant que l'on peut, mettre les bestiaux à l'abri de la piquûre d'insectes, & préserver leurs alimens de l'aecès des moucherons ; ils s'attachent souvent aux corps des bêtes à laine, s'y multiplient prodigieusement, gâtent leur peau, & les font maigrir à vue-d'œil.

Symptômes.

Ils sont faciles à appercevoir par les tortures qu'ils donnent aux animaux ; lorsqu'ils se trouvent, par exemple, sous l'ongle des chevaux & sous celui des boeufs, ces animaux frappent du pied sans cesse, comme pour se délivrer d'une sensation incommode.

Traitement.

Comme les animaux, en léchant leurs plaies lorsqu'ils se sentent piqués, pourroient bien avaler une partie du venin, il seroit sage de leur faire prendre quatre ou cinq gros oignons écrasés, avec une once de sel, & même deux, exprimer le jus sur la

plaie que la piquûre des abeilles, des frêlons & des guêpes peuvent occasionner : on lave les moutons avec une forte décoction de tabac, quand la laine est longue ; & lorsqu'ils sont tondus, il faut les frotter. On peut garantir les animaux de l'approche des moucheron, en les épongeant avec une forte décoction d'absynthe & de porreau chaque fois qu'ils sont prêts à sortir de l'étable ou de l'écurie ; il convient sur-tout d'éviter de faire entrer de l'arsenic, & d'autres matières de ce genre ; dans ces lotions, de peur qu'en se léchant ils n'en avalent ou ne produise à la peau l'effet d'un caustique.

Fin du Tome quatrième.

TABLE

*De ce qui est contenu dans les quatre
premiers Volumes de l'Économie
rurale & domestique.*

TOME PREMIER.

ARTICLE PREMIER. *De la Mé-*
tairie , page 76

ART. II. *Disposition générale de*
la Métairie , 91

ART. III. *Devoirs à l'égard de sa*
famille , 102

ART. IV. *Devoirs à l'égard de son*
Domestique , 122

ART. IV (bis). *Des devoirs à l'égard*
de ses Vassaux , 144

ART. V. *Devoirs à l'égard des*
Journaliers , 172

T A B L E.

ART. VI. <i>Devoirs à l'égard des</i> <i>Pauvres,</i>	196
--	-----

ART. VII. <i>Devoirs à l'égard des</i> <i>Malades,</i>	225
---	-----

TOME DEUXIEME.

ART. I. <i>Des Greniers,</i>	28
------------------------------	----

ART. II. <i>De la Boulangerie,</i>	43
------------------------------------	----

ART. III. <i>De la Laiterie,</i>	77
----------------------------------	----

ART. IV. <i>De la Fromagerie,</i>	94
-----------------------------------	----

ART. V. <i>De la Cuisine,</i>	103
-------------------------------	-----

ART. VI. <i>De l'Office,</i>	147
------------------------------	-----

ART. VII. <i>De la Fruiterie,</i>	197
-----------------------------------	-----

ART. VIII. <i>Du Cellier,</i>	208
-------------------------------	-----

ART. IX. <i>De la Cave,</i>	213
-----------------------------	-----

ART. X. <i>De la Lingerie,</i>	225
--------------------------------	-----

T A B L E

TOME TROISIEME.

ART. I. *Du Coq & de la Poule*, 31

ART. II. *Du Coq & de la Poule
d'Inde*, 126

ART. III. *Des Pigeons*, 155

ART. IV. *Du Canard & de la Cane*,
182

ART. V. *Du Jars & de l'Oie*, 198

ART. VI. *Maladies des Volailles,
& leurs remèdes*, 216

TOME QUATRIEME.

ART. I. *Du Taureau & de la Vache*,
32

ART. II. *Du Bétier & de la Brebis*,
115

ART. III. *Du Bouc & de la Chèvre*,
167

T A B L E.

ART. IV. *Du Cheval & de la Ju-*
ment , 181

ART. V. *De l'Ane & de l'Aneſſe* ,
198

ART. VI. *Du Vêrat & de la Truie* ,
215

ART. VII. *Du Lapin & de la Haſe* ,
244

ART. VIII. *Des Maladies des Beſ-*
tiaux , *de leurs Symptômes & de*
leur Traitement , 267

Fin de la Table des quatre premiers
Volumes.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

187

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

187

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

187

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

187

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

187

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

187

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

187

